This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07581409 9

Belloy
NKO
~~9944~~

Belloy
NKO
~~9944~~

CHEF-D'ŒUVRES DRAMATIQUES DE DE BELLOY.

TOME TROISIEME.

TABLE

Des Pièces contenues dans ce volume.

Gabrielle de Vergy, Tragédie, précédée de l'Epître dédicatoire, de la Préface, des Jugemens et Anecdotes qui y sont relatifs.

GABRIELLE DE VERGY,

TRAGÉDIE,

PAR DE BELLOY.

Improbe Amor, quid non mortalia pectora cogis?

VIRGILE.

A PARIS.

M. DCC. LXXXIX.

A MONSIEUR DE COUCY.

MONSIEUR,

Je m'acquitte d'un devoir bien cher à mon cœur. La France gémit depuis longtems sur la cendre de vos aïeux, croyant leur postérité entiérement éteinte. Eh! comment n'aurions-nous pas regretté cette ancienne colonne de la Monarchie, cette fameuse Maison de Coucy, dont l'héroïsme héréditaire est attesté par des siecles de gloire? Qu'il m'est doux de consoler la Patrie, en lui montrant un trésor qu'elle possede et qu'elle croit avoir perdu! Combien je me trouve heureux de m'être obstiné

à faire des recherches dans les monumens qui nous restent de Raoul de Coucy! Je voulois seulement y recueillir quelques fideles témoignages des exploits et des vertus de ce Héros intéressant; et mes recherches m'ont conduit, par degrés, jusqu'aux ruines d'où sortent ses respectables rejettons. Je me hâte de faire part à la nation de cette précieuse découverte. La plus grande de toutes les félicités pour un homme qui écrit est, sans doute, de pouvoir annoncer la vertu oubliée.

La vertu oubliée! quand elle porte votre nom? J'avoue, Monsieur, que j'ai peine à le comprendre. Si celle de vos ancêtres se fût affoiblie dans leurs descendans, elle auroit mérité d'être méconnue. Les noms perdent leur droits dès que les ames dégénerent. Mais qui pourra concevoir que, depuis deux cents ans, votre sang illustre, toujours versé pour la Patrie, ait coulé avec honneur et sans éclat? Lorsque je vous vois un oncle, qui finit ses jours dans le simple

rang de Brigadier des Armées du Roi, après soixante et deux ans du service le plus distingué; un pere, qui expire dans ce grade inférieur, en comptant quarante-cinq années de combats, et ne pouvant compter les blessures dont il étoit couvert: lorsque vous-même, Monsieur, je vous vois donner à votre Prince trente ans de votre vie, et, réduit enfin à vous rendre aux besoins d'une famille nombreuse, vous consoler de ce repos nécessaire, en exposant l'enfance de l'aîné de vos fils à toutes les rigueurs des campagnes de la derniere guerre; j'ose dire hautement, et la France entiere va s'écrier avec moi: Voilà des Coucys dignes de leur nom, mais qui ne sont point à leur place. Quel exemple accablant de cette fatalité qui rend presque toujours le mérite dépendant de la fortune!

C'est aux Maisons Souveraines auxquelles vous avez la gloire d'être allié; c'est aux Familles puissantes qui ont l'honneur d'appartenir à la vôtre de faire cesser un

oubli qui leur est injurieux, et de vous rendre un éclat qui doit rejaillir sur elles. Si ma Tragédie étoit l'époque de cette heureuse révolution, ce seroit un grand événement, produit, ainsi que tant d'autres, par une très-petite cause. Peut-être aurai-je lieu de me repentir, comme Poëte, d'avoir osé peindre Raoul de Coucy; mais il est impossible que je ne m'applaudisse pas, comme Citoyen, d'avoir rendu, le premier, un hommage public aux héritiers de son nom et de son courage.

Je suis avec un profond respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,
DE BELLOY.

PRÉFACE.

L'ÉVÉNEMENT qui fait le sujet de cette Tragédie est-il vrai, est-il fabuleux ? C'est, sans doute, la premiere question que feront la plupart de mes Lecteurs. Mais ce problême exige une discussion trop étendue pour les bornes d'une Préface ; je me propose de le résoudre dans un Mémoire particulier, où je me flatte que le Public trouvera des détails curieux et intéressans. Qu'il me suffise de dire ici qu'en traçant le plan de ma Tragédie, j'ai cru devoir suivre l'opinion commune, fondée sur le récit du plus grand nombre des Historiens : *Famam sequere.*

Mon sujet étoit généralement connu par une tradition ancienne, et plus encore par cette Romance, délicate et pathétique, de M. L. D. D. L. V., (1) restée dans la bouche de tout le monde ; fruit précieux des loisirs d'une main respectable

(1) Le feu Duc de La Valliere.

qui s'honore en les cultivant. Il n'y a personne qui n'ait retenu, entre beaucoup de vers heureux de ce Poëme, ces deux vers frappans dont j'ai tiré quelques situations de ma Tragédie

Il voit le cœur, il en jouit:
Il lit la lettre, il en frémit.

Le Roman de Mademoiselle de Lussan, intitulé *Les Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguste*, a été très-célebre, et est encore lu avec plaisir. Le style n'y séduit point par cette énergie, cette élégance, cette fraîcheur qu'on trouve dans les Romans d'aujourd'hui; mais le fonds de l'Ouvrage offre par-tout le charme puissant d'un intérêt rapide, et sur-tout une vérité, une force dans les caracteres, telles que vous croyez toujours avoir les personnages devant les yeux. Vous vous figurez, à vous-même, les traits, la taille, la voix d'Adélaïde de Coucy et de son pere, du Comte de Rhétel, et de la Dame de Rosoi: vous les voyez, vous les entendez. C'est un mérite rare; et peut-être est-ce le premier dans tout Auteur qui raconte: c'est le grand talent d'Homere, et celui par lequel il l'emporte souvent sur Virgile.

La

La célébrité de ce Roman m'a déterminé à le prendre pour guide dans la disposition générale de ma Fable. Je ne pouvois que perdre en donnant à ma Tragédie une vérité historique plus exacte : j'ai conservé le nom et la qualité des Héros, le lieu de la scene et les principaux événemens.

Quant aux noms, celui de Gabrielle étoit trop connu, trop agréable à l'oreille, pour que j'entreprisse de le changer. J'ai rétabli celui de Fayel, tel qu'il doit être : la Seigneurie de Fayel existe encore à la porte de Saint-Quentin; et j'ignore pourquoi Mademoiselle de Lussan a substitué à ce nom véritable celui de Fagel, qui, ayant moins de voyelles, est moins doux et moins sonore.

A l'égard du lieu de la scene, on verra que je ne pouvois gueres me dispenser de choisir aussi la Bourgogne; car pour lier et pour rendre vraisemblables les événemens de la Piece, il falloit les faire passer dans un lieu voisin de la route que Philippe-Auguste devoit prendre pour revenir de Provence à Paris. J'ai donc placé mes personnages dans le Château d'Autrey, qui appar-

tenoit à la Maison de Vergy, et dont une des branches de cette Maison tiroit son nom distinctif.

Par rapport aux événemens, tous ceux qui m'ont paru incompatibles avec les regles ou les bienséances théatrales ont été retranchés; mais lorsque j'ai ajouté des faits nouveaux, je les ai puisés dans l'Histoire du tems. Racine avoit ce scrupule quand il changeoit quelque chose à la Fable. On peut voir dans la Préface de son *Iphigénie* comme il cite les autorités d'après lesquelles il a hasardé le personnage d'Ériphile. Nous devons, sans doute, avoir encore plus de délicatesse quand il s'agit d'un fait tiré de notre Histoire moderne.

Ainsi j'ai représenté Gabrielle comme sœur de la Duchesse de Bourgogne, parce que dans le même tems, à-peu-près, il y eut une Alix de Vergy, femme du Duc Eudes III. La puissance de la Maison de Vergy étoit si grande en ce siecle, que Hugues, pere d'Alix, fit la guerre au Duc de Bourgogne, d'abord avec les secours de Philippe-Auguste, et ensuite avec ses seules troupes. Le Duc fut même obligé, selon

Du Chesne, de se liguer contre ce Vassal redoutable, avec d'autres Seigneurs de la Maison de Vergy. Ces circonstances pouvant donner plus de considération à mes Acteurs, j'ai dû en profiter.

De même, l'amitié dont Philippe-Auguste honoroit Raoul de Coucy, et dont ce Seigneur étoit si digne ; le goût des Arts qui commençoit à régner dans ce siecle, et que les célebres chansons du Châtelain de Coucy nous attestent encore, étoient autant d'avantages qu'un Poëte ne pouvoit négliger, sans s'exposer à se voir accusé de mal-adresse.

Pour faire paroître Raoul, il a été nécessaire de supposer qu'il avoit survécu au bruit de sa mort et à sa lettre fatale. Ainsi cette lettre devient le premier fil de l'intrigue, et le fondement des soupçons et des fureurs de Fayel. Mais la maniere dont j'ai feint que Raoul avoit été sauvé d'une mort prochaine, rassemble encore plusieurs traits empruntés de l'Histoire. Saladin attaqua réellement, pendant la nuit, le camp des Chrétiens, sur la fin du siége d'Acre (autrement appelée Ptolémaïs). Plusieurs fois,

dans d'autres occasions, les Sarrasins se revêtirent des armes et des habits des François prisonniers, pour pénétrer plus sûrement dans nos tentes, et même dans les Villes que nous avions conquises. Joinville raconte que les Bédouins, excités par le prix d'un besan d'or que le Sultan mettoit à la tête d'un Chevalier, entroient furtivement dans le camp françois, et manquoient rarement de mériter la récompense promise. Dans toutes les batailles, ils avoient soin de couper les têtes des morts un peu distingués. Elles étoient ensuite plantées, avec faste, au bout des piques, sur les retranchemens, ou sur les remparts des Infideles. L'Abbé Velly peint, d'après le même Joinville, la désolation de nos Chevaliers, qui étoient toujours jaloux de donner une sépulture honorable à leurs parens et à leurs amis, et *qui ne pouvoient plus en reconnoître les tristes restes dans un amas de cadavres mutilés.*

Il est également vrai que le Roi d'Angleterre fit égorger tous les prisonniers Musulmans, et que les François témoignerent plus d'humanité. On sait que Saladin avoit dû en inspirer par ses exemples.

On sait aussi que, dans ces tems où l'ignorance étoit profonde en Europe, nos Princes prirent quelquefois leurs Médecins en Asie, et chez les Infideles mêmes. Par conséquent, il n'y a rien que de très-vaisemblable à supposer qu'un Chevalier fût guéri chez les Arabes d'une blessure que les François avoient jugée mortelle. Je crois que les Lecteurs éclairés me tiendront compte de cette loi que je m'étois prescrite de fondre toujours des faits véritables dans les fictions nécessaires à la Tragédie.

Observations Dramatiques.

Les Dissertations qu'on lit à la tête de *Brutus* et de *Sémiramis*, serviront d'excuse et d'exemple à celle que l'on va lire. Mon sujet étoit certainement plus difficile et plus dangereux à mettre au Théatre que les deux sujets sur lesquels M. de Voltaire a cru devoir prévenir ses Lecteurs, par des Observations un peu étendues.

Genre de Corneille et de Racine.

Le titre seul de *Gabrielle de Vergy* annonce une Tragédie du genre le plus terrible : on se

croit même menacé d'être conduit jusqu'à l'horreur. Heureusement, depuis quelques années, le Public s'est accoutumé à des situations fortes, que Racine et Corneille n'avoient pas déployées sur la Scene Françoise. Si vous exceptez le cinquieme acte de *Rodogune*, et la Tragédie entiere d'*Athalie*, vous ne trouverez gueres dans les chef-d'œuvres des deux peres de notre Théatre ces violens coups de terreur, ni ces spectacles pompeux et pathétiques qui sembloient constituer la Tragédie des Grecs. Le vrai génie est créateur. Corneille et Racine se sont fait chacun un genre nouveau, en s'attachant à deux branches de l'art, peu cultivées par Sophocle et Euripide. Corneille, qu'emportoit l'impulsion rapide de son ame véhémente et sublime, nous a tracé les grands tableaux de l'héroïsme et des triomphes de la vertu, dessinant avec une fierté vigoureuse ces premiers traits de caractere, toujours permanens, et qui distinguent les hommes plutôt que l'expression changeante de nos passions, par lesquelles nous nous ressemblons tous. Racine, qui suivoit le penchant de son ame douce et tendre, nous a développé les foi-

blesses du cœur, nous a peint les égaremens, les orages des passions humaines. Il sembloit que la richesse de son coloris enchanteur avoit besoin de se répandre dans les détails infinis des nuances vives et délicates de l'amour, le plus varié de tous les sentimens de la nature.

Genre de Crébillon.

Crébillon est le premier qui ait transporté sur la Scene Françoise cette terreur sombre et majestueuse, l'ame de l'ancienne Tragédie. *Electre*, *Atrée* et le sublime *Rhadamysthe* nous ont frappés de ce saisissement profond qui pénetre le cœur, de toute part, et qui arrête le sang dans nos veines. Sans parler de la coupe d'Atrée, le seul second acte de cette Tragédie excita un frissonnement continuel, inconnu jusqu'alors à nos Spectateurs.

Genre de M. de Voltaire.

M. de Voltaire, réunissant les trois genres de ses prédécesseurs, tour-à-tour, et souvent à la fois, héroïque, tendre et terrible, a encore enrichi notre scene des coups de théatre frappans et des spectacles magnifiques des Athéniens. Par-

là il est parvenu à donner à l'ame des secousses plus violentes et plus multipliées. C'est lui, sans contredit, qui a le mieux habillé notre Melpomene dans le vrai goût de l'antique. *Œdipe*, *Mérope* et *Sémiramis* en sont des garans immortels.

Il est vrai que ces deux derniers Poëtes ont été traités de Novateurs, quand ils ont commencé à ramener l'ancien genre ; mais aujourd'hui le Public, accoutumé à toutes les variétés de l'art, reçoit avec un égal empressement toute Tragédie qui a droit à son suffrage, de quelque genre qu'elle soit. Si plusieurs personnes préferent les Drames dans le goût de Corneille et de Racine, d'autres ont une prédilection marquée pour le goût des Grecs, de Crébillon et de M. de Voltaire. Chaque Spectateur, selon la différence de son caractere, ressent plus ou moins de plaisir en voyant une bonne Piece nouvelle. Il n'y a de malheureux que ces esprits exclusifs, idolâtres d'un genre unique, et qui n'en veulent point souffrir d'autres. Ayons pitié d'eux : il faut toujours plaindre ceux qui se retranchent des plaisirs.

Genre Anglois.

Convenons, cependant, par rapport au genre terrible, qu'aujourd'hui l'on passe quelquefois le but, en faisant trop d'efforts pour y atteindre. On s'est écarté de l'imitation du Théatre d'Athenes, en poussant trop loin l'imitation du Théatre de Londres. Un des grands défauts de la plupart des Tragédies Angloises, celui qui caractérise le plus le génie de cette nation, opposé à celui des Athéniens, c'est la terreur portée à l'excès, la terreur dégénérant presque toujours en horreur, et conduisant trop rarement aux larmes. Lisez *Hamlet*, *Macbeth*, *Richard III*; vous frémissez sans cesse, vous ne pleurez presque jamais. Lisez au contraire l'*Œdipe* de Sophocle, *Les Bacchantes*, *Hercule furieux*; vous voyez des spectacles peut-être plus atroces, mais qui finissent toujours par être attendrissans. Or, ce n'est qu'à cette condition qu'il est permis de présenter sur la scene un événement horrible.

Le genre des Grecs est quelquefois plus horrible, mais il est toujours attendrissant.

Œdipe incestueux et parricide vient sur le Théatre avec les yeux arrachés et dégoutans de sang. Agavé offre à Cadmus, son pere, une tête encore fumante, qu'elle croit être celle d'un monstre qu'elle a vaincu : bientôt elle reconnoît la tête de son propre fils. Hercule s'éveille au milieu de ses enfans égorgés, nageans dans le sang et parmi les débris ; et, tout-à-coup, il apprend que c'est lui-même qui, dans son délire, a massacré sa famille entiere. Certainement il n'y a rien de si affreux sur le Théatre Anglois. Mais lisez le désespoir d'Agavé et de Cadmus, celui d'Hercule, surtout les douloureuses plaintes d'Œdipe, lorsqu'il embrasse ces êtres infortunés, qui sont, à la fois, ses fils et ses freres ; l'horreur se change en attendrissement, et le cœur se soulage par un torrent de larmes.

Si quelque Poëte Grec a laissé ses Spectateurs dans la situation d'une *horreur seche*, il a été condamné par ses contemporains. Dans

l'*Electre* de Sophocle, Oreste immole volontairement Clytemnestre, qu'il sait être sa mere. Loin de sentir aucuns remords de son parricide, il garde assez de sang-froid pour présenter le cadavre à Égysthe, en lui disant que c'est le corps d'Oreste. Le tyran leve le voile qui couvre ce corps ensanglanté, et reconnoît sa femme. Cette abomination révolta; et elle inspira à Euripide la hardiesse de traiter le même sujet, en l'adoucissant. Il conserva l'atrocité du parricide commis avec une pleine connoissance et une mûre réflexion; mais il donna à Oreste et à sa sœur des remords touchans, qui arracherent des larmes de tous les yeux.

Malgré cela, Aristote loue beaucoup le Poëte Astydamas d'avoir changé un peu la Fable, afin de ne point porter l'horreur aussi loin que Sophocle et Euripide, et d'avoir fait tuer Ériphile par son fils Alcméon, dans le moment où ce Prince ignore qu'Ériphile est sa mere. Le désespoir d'Alcméon en devenoit bien plus attendrissant. C'est avec des ménagemens à-peu-près semblables que nos Poëtes François ont traité les sujets d'*Oreste*, de *Sémiramis* et de

Entraînée au tombeau par sa douleur profonde,
Un tendre souvenir la retint seul au monde.
Elle imploroit la mort qui m'ôtoit tous ses vœux;
Elle craignoit la mort qui [illegible] d'autres nœuds.
Aux portes du [illegible] je la voyois charmée
D'être [illegible], d'aimer et d'être aimée;
Se flattant que sa foi, dans ce dernier moment,
[illegible] à l'époux, se rendoit à l'amant.

ALBÉRIC.

Ah! Seigneur, se peut-il qu'à vous-même barbare,
[illegible] votre raison s'égare?
Vous [illegible] malheur, et vous vous tourmentez
[illegible] que, vous-même, enfantez!

FAYEL.

Je ne puis me tromper en jugeant l'infidèle.
J'aime, [illegible], et je souffre comme elle.
Va, [illegible] de ses douleurs,
[illegible] reconnoissent ses pleurs.
A [illegible] l'ingrate alloit perdre la vie,
[illegible] de l'indigne perfidie,
[illegible] ici porter ses pas.
Il [illegible], qui ne le voyoient pas.
Il [illegible], d'une bouche insolente,
Ses [illegible] sur sa main défaillante.

ALBÉRIC.

D'où pouvez-vous savoir?...

FAYEL, *l'interrompant.*

D'Armance l'a surpris...
Mais le traître étoit loin quand on m'a tout appris.

ALBÉRIC, *après un peu de réflexion.*

Des ardeurs de Coucy ce criminel indice
Ne rend pas de ses feux votre épouse complice :
Elle ignora, peut-être, en revoyant le jour,
Et l'audace et l'éclat d'un téméraire amour.
Mais, depuis que Raoul s'éloigna de la France,
Auroient-ils de leurs cœurs trahi l'intelligence ?

FAYEL.

Non ; c'est l'unique frein qui peut me retenir ;
C'est le doute fatal que je veux éclaircir...
Que dis-je ? au fond du cœur cent fois je me condamne
D'accuser des vertus que le soupçon profane.
Depuis que, par nos cris, le Ciel importuné
L'a rendue aux besoins d'un Peuple infortuné,
De ses soins maternels la tendre inquiétude
Fait du bonheur public sa gloire et son étude.
Son ame, adoucissant et nos loix et nos mœurs,
Redouble ses bienfaits pour venger ses malheurs.
Hélas ! les sons touchans de sa voix affoiblie
Pénetrent plus avant dans mon ame attendrie.
La langueur de ses yeux désarme leur fierté ;
L'empreinte des douleurs ajoute à sa beauté.
Graces, talens, vertus, dont l'éclat l'environne,
Tout eût fait mon bonheur, que Raoul empoisonne !...
Mais du doute mortel dont je suis déchiré
Il faut qu'en peu de jours mon cœur soit délivré.
D'Armance est dans Dijon, et va bientôt m'apprendre
Si ce rival funeste à la Cour se doit rendre.

Mahomet. Ils ont, par conséquent, mieux suivi le goût des Athéniens que Sophocle et Euripide mêmes.

Nécessité de joindre la pitié à l'horreur.

Il n'est pas difficile de trouver dans le cœur humain les raisons de cette regle dramatique, sur laquelle j'insiste en ce moment. Quand je vais voir une Tragédie c'est certainement un plaisir que je vais me procurer. Or, si vous ne me remplissez l'ame que d'idées noires, barbares et monstrueuses qui la révoltent, l'humilient et la mettent au supplice; si vous me renvoyez avec une oppression, un étouffement qui me rendent malade, appellerez-vous cela un plaisir? Frappez, percez mon cœur; osez le déchirer, l'écraser par les coups les plus terribles; mais consolez-moi par ce tendre sentiment de la pitié, l'une des plus douces voluptés que la nature ait sagement ménagées à l'homme. Je vous pardonnerai de m'avoir oppressé, si vous me délivrez du poids qui m'accable par des pleurs qui me soulagent. Je ne veux souffrir l'horreur, qui est un tourment, que lorsqu'elle me conduit à l'attendrissement,

tendrissement, qui est un plaisir. En un mot, les larmes sont le baume salutaire qui doit couler sur les blessures que l'Auteur tragique fait à l'ame du Spectateur.

Je ne prétends pas faire prononcer un arrêt de réprobation contre le grand nombre de Tragédies Angloises, et contre le petit nombre de nos Tragédies dans lesquelles cette regle dramatique n'a point été observée : je soutiens seulement qu'elles en sont moins agréables ; qu'on aimeroit mieux en sortir attendri qu'indigné ; qu'elles manquent d'une des parties essentielles de l'art, et qu'il faut des beautés de plus pour faire excuser ce vice.

Sujet de Gabrielle de Vergy.

Je n'aurois jamais entrepris de mettre sur la scene le sujet de Gabrielle de Vergy, si je n'eusse pas cru qu'il étoit possible de le traiter conformément aux principes que je viens d'établir. Mais j'entrevis d'abord que je pouvois adoucir l'atrocité de la catastrophe, et que le reste du sujet fournissoit des situations fortes et touchantes, capables de plaire à tous les Specta-

teurs, de tous les pays. En effet, on imaginera aisément que je n'ai jamais songé à exposer sur le Théatre la Dame de Fayel mangeant le cœur de Raoul. Pour écarter cette horreur dégoûtante je n'avois pas besoin du précepte d'Horace :

Neve humana palàm coquat exta nefarius Atreùs ;

il suffisoit de consulter la délicatesse françoise. D'un autre côté, il auroit été presque aussi désagréable de faire paroître la Dame de Fayel après son horrible repas ; le Spectateur l'auroit crue toujours prête à rejetter ce mets abominable. Se borner à un récit étoit une foible ressource dans un sujet dont les premiers actes, pleins de passions forcenées, devoient avoir trop de chaleur pour permettre un cinquieme acte froid.

Il n'y avoit donc qu'un parti à prendre : c'étoit d'imiter l'Auteur d'*Atrée* et du *Triumvirat*, en tempérant l'excès d'horreur qu'il a hasardé dans la premiere de ces Pieces, par les adoucissemens qu'il a mis dans la seconde. La coupe d'Atrée souleve le cœur, lorsqu'elle échappe des mains de Thyeste ; parce que *les Spectateurs*

sont supposés voir ruisseler le sang que Thyeste portoit à sa bouche. Mais, dans le Triumvirat, *l'Actrice seule étant supposée voir* la tête de Cicéron, qui est sous un voile, ce moment n'excite aucune sensation funeste à la Piece. C'est même la scene qui a réussi avec le plus d'éclat sur le Théatre de Paris. Ainsi, faire apporter à Gabrielle le cœur sanglant de Raoul dans un vase où elle seule pourroit le voir me sembla l'unique façon de risquer sur notre Théatre cette action atroce, sans qu'elle devînt trop épouvantable; car certainement les Spectateurs François n'auroient jamais souffert qu'on exposât l'objet même à leurs regards, quelque bien qu'il pût être imité, et je ne conçois pas comment les Grecs ont pu soutenir la vue de cette tête de Penthée, que sa mere tient par les cheveux et porte fiérement en triomphe.

Ce n'est pas tout. J'avois remarqué en voyant jouer *Atrée* que les larmes venoient aux yeux de tout le monde lorsque Thyeste ayant presque sur les levres la coupe dans laquelle il ne sait pas encore qu'on lui offre le sang de son fils s'arrête involontairement, et dit, avec

cette tendre inquiétude que la nature lui inspire :

« .... Cependant... je ne vois point mon fils ! »

Mais j'avois remarqué que le sang-froid barbare du féroce Atrée, que cette ironie noire et détestable :

« Craignez moins que jamais d'en être séparé, »

renfonçoient les larmes et transportoient d'indignation. Il ne m'appartient pas de condamner un maître aussi respectable que Crébillon ; mais si j'avois encore le bonheur de raisonner avec lui sur mon art, l'expérience générale, la sensation universelle ne m'autoriseroient-elles pas à lui dire : Vous nous reprochez de ne nous pas livrer à la douleur pathétique de Thyeste ; et c'est vous qui nous en empêchez, en nous remplissant d'un sentiment plus fort, d'une indignation qui va jusqu'à la fureur, et qui repousse la pitié à laquelle vous nous aviez disposés. Comment faire autrement ? Je n'en sais rien : c'est, je crois, un défaut de votre sujet ; mais enfin c'est un défaut.

Différences du sujet de Gabrielle de Vergy.

Cette observation, que j'avois faite dès ma premiere jeunesse, m'est revenue, à propos, quand j'ai songé à traiter le sujet de *Gabrielle de Vergy.* J'ai vu qu'il me seroit très-facile d'éloigner Fayel au moment où sa femme découvriroit le vase fatal. Ce jaloux furieux doit se proposer de jouir de sa vengeance : il doit être prêt à présenter, lui-même, le cœur sanglant ; mais à la vue de sa femme, l'amour doit le retenir. Je l'ai peint plus amoureux qu'il ne l'est dans l'Histoire ; et c'est une contradiction qui caractérise l'amour que d'ordonner le supplice de ce qu'on aime, et de n'en pouvoir être témoin. Ainsi Gabrielle restant seule sur la scene, avec ce vase redoutable, le Spectateur étant dans la confidence et sachant ce que le vase contient, il me semble qu'on frissonnera à chaque pas que fera l'innocente victime pour s'approcher de la table. On sera tenté de l'avertir de ne pas toucher à ce dépôt terrible ; mais ce sera de l'effroi, sans horreur, sans indignation. Le seul instant où elle découvrira le vase paroîtra horrible ;

mais ce premier coup passé, me suis-je dit, à moi-même, on pourra se livrer à tous les sentimens, moins affreux et plus touchans, qui doivent déchirer l'ame d'une amante désolée, et Fayel ne nous indignant point par sa présence, on jouira d'une situation profondément douloureuse, de cette solitude du désespoir, dont l'accablement est si pathétique.

J'ai fait plus : j'ai eu soin que ce vase, dont le Spectateur ne peut voir que le dehors, ne restât point trop long-tems sous les yeux même de Gabrielle ; et quand elle adresse quelques paroles entrecoupées, quelques regrets tendres à ce cœur déplorable, l'éloignement de l'objet rend ses plaintes plus douces et plus pénétrantes. Enfin, je lui ai donné un délire, que je crois bien naturel après un coup si violent et si capable de bouleverser tous ses sens. J'ai espéré que cet égarement pourroit produire une situation déchirante, lorsque Fayel arriveroit en proie aux plus cruels remords, et convaincu de l'innocence de sa femme ; car elle s'imagine voir entrer son pere, dont on lui annonce le retour : elle dit à son mari tout ce qu'elle diroit à son pere, sur

ses malheurs et sur son innocence. Chaque mot doit donc percer le cœur du malheureux Fayel, et cette erreur peut mettre le comble au pathétique. Voilà toutes les ressources que j'ai cru devoir mettre en usage pour adoucir cette affreuse catastrophe ; persuadé que je perdrois infailliblement du côté de l'horreur tout ce que je gagnerois du côté de l'attendrissement.

Pour juger plus sûrement de l'effet, j'ai un peu multiplié les lectures de cette Piece, depuis cinq ans qu'elle est faite ; et, à force d'observer les impressions différentes que produisoit le cinquieme acte, je suis parvenu à le conduire au point où on va le voir. En général, j'ai remarqué que les larmes commençoient à couler dès que Gabrielle parle à ce cœur, qu'elle ne voit plus. Si quelques personnes, plus vivement frappées de l'horreur du moment où elle découvre le vase, étoient plus difficiles à attendrir, elles ne pouvoient retenir leurs pleurs à la derniere scene, lorsque la victime expirante se jette volontairement dans les bras de son bourreau désespéré, en croyant se jetter dans ceux de son pere. Si mes Lecteurs éprou-

voient la même sensation, ce dont je doute fort, j'aurois approché du but où j'aspirois, en me proposant de réunir le pathétique du Théatre de Paris à la terreur du Théatre de Londres.

Je crois, cependant, que l'effet de tous ces ménagemens sera plus sensible sur la scene que dans le cabinet. Je pense que, contre l'ordinaire des Tragédies fortement terribles, celle-ci paroîtra plus atroce à la lecture qu'à la représentation. Pourquoi? Parce que les Lecteurs croiront voir le cœur, et que les Spectateurs seront bien sûrs de ne le pas voir. Les yeux fixés arrêtent l'imagination; mais quand elle ne se repose pas sur un objet présent aux regards, elle travaille et elle voit au-delà de ce qu'on veut lui montrer.

Réflexions sur les premiers actes.

Malgré toutes ces précautions, mon cinquieme acte restoit encore si terrible qu'il étoit prudent, pour le faire supporter, de monter les ames au ton le plus tragique dès les premiers actes. C'est à quoi je me suis attaché, en observant toujours de mêler la pitié à la terreur; en

tâchant qu'après une scene où l'on auroit frissonné il en vînt une autre où l'on pût s'attendrir. J'ai même voulu jetter au travers de tout ce sombre plusieurs situations agréables, qui sans cesser d'intéresser l'ame pussent la consoler, en l'élevant au-dessus d'elle-même, et en lui montrant toute la dignité de la vertu, à côté de l'infamie du crime ; à-peu-près, comme on nous fait voir, dans *Castor et Pollux*, le Ciel un moment avant l'enfer. Il y a deux scenes de ce genre dans le quatrieme acte ; elles sont assez neuves, et elles ont été assez communément préférées à tout le reste de l'Ouvrage. L'une est la scene d'héroïsme, dans laquelle les deux amans s'excitent, avec une sorte d'ivresse, à triompher de la passion la plus véhémente. L'autre est celle où Fayel près de se venger par un lâche assassinat entrevoit une vengeance plus noble, et la saisit avec transport. C'est une ame Françoise à qui il suffit de nommer l'honneur pour la faire revenir du plus violent accès de sa rage.

Simplicité du sujet.

On verra que j'ai eu grand soin de conserver

dans mon sujet toute la simplicité qu'exige une Tragédie consacrée à développer les tendresses et les fureurs de l'amour. Cette passion, si féconde en mouvemens si contrastés, se suffit à elle-même dans un Drame. On trouvera ici peu d'Acteurs et peu d'événemens. *Andromaque*, *Zaïre*, *Bérénice* et *Ariane* n'ont pas le grand nombre de personnages qui étoient nécessaires dans *Athalie*, *Iphigénie* et *Sémiramis*, ni les incidens multipliés que nous offrent *Mérope*, *Rodogune* et *Héraclius*. J'ai cru n'avoir besoin que de mes trois personnages amoureux, de Fayel, de sa femme et de Coucy. Mais Coucy ne pouvoit paroître, tout au plus, que dans deux actes; sans quoi son imprudence auroit indigné contre lui. Il falloit donc faire trois actes avec le mari et la femme et quelques confidens; cela n'étoit pas facile, mais cette singularité m'a piqué. On jugera si elle laisse du vuide dans la Piece, et si elle la refroidit. Parlons maintenant des caracteres de ces trois personnages.

Caractere de Fayel.

Ce qui devoit adoucir mon sujet dans son

entier, et en retrancher tout ce qu'il pouvoit avoir de révoltant, c'étoit la maniere de traiter le caractere de Fayel. Ce personnage étoit de la plus grande difficulté à présenter sur notre Théatre sous des couleurs fortes, et, cependant, agréables. S'il a le bonheur de plaire, tel que je l'offre à mes Lecteurs, c'est peut-être celui qui doit donner le plus de prix à mon Ouvrage. Il y a beaucoup d'amans et de maris jaloux sur la Scene Françoise. Il falloit donc d'abord marquer celui-ci par des traits distinctifs. J'ai appuyé, avec soin, sur les détails que la différence des sujets n'avoit pas permis à nos maîtres d'approfondir. Fayel n'ayant aucun intérêt de politique ou d'ambition, rien ne se mêle à sa passion dominante; c'est le pur caractere de la jalousie, et j'ai pu en marquer toutes les nuances.

J'ai tâché de peindre la dissimulation profonde à laquelle ce sentiment, qui n'ose se montrer, accoutume l'ame qu'il possede : j'ai fait voir par-tout cet esprit soupçonneux qui court sans cesse au-devant du crime, qui va toujours cherchant son propre malheur; à qui l'indice le plus douteux paroît une preuve évidente; qui com-

bine et arrange un long tissu de piéges, tendus autour de lui, et dont le premier fil n'existe pas; qui, croyant tout ce qu'il craint, trouve l'infamie dans l'honnêteté, l'artifice et la fourberie dans la franchise et la candeur. J'ai donné encore à Fayel cette fureur qui accompagne la prétendue certitude que le jaloux croit avoir de son déshonneur; et qui, rejettant la lumiere qu'on lui présente, semble desirer de n'être pas désabusée : enfin, cette phrénésie cruelle, qui est aussi ingénieuse dans sa vengeance que dans ses craintes, et qui fait que le jaloux se complaît à raffiner sur le supplice de ses victimes, comme il se plaisoit à se tourmenter, lui-même, par la recherche de ses infortunes.

Fayel devoit être intéressant, et il peut l'être.

Ma plus grande attention a été de rejetter loin de moi tout ce qui pouvoit attirer sur ce caractere la haine ou le mépris. Un mari bassement jaloux, enfermant et maltraitant sa femme; un Florentin de Bocace, armé de clefs, de verroux et de poignards est un caractere ridicule, réservé à la Comédie. D'ailleurs, nos grands Poëtes Dramatiques

Dramatiques n'ont jamais rendu odieux les personnages que l'amour seul rend criminels. Hermione, Roxane, Phedre, Rhadamisthe, Vendôme, sont très-intéressans et devoient l'être. On en trouve encore la raison dans le cœur humain. Les crimes de l'amour ont toujours pour excuse le délire où cette passion aveugle précipite les hommes : ceux qu'elle enivre et qu'elle tourmente, sur-tout quand ils ne sont pas aimés, sont si malheureux et si dignes de compassion qu'il est presque impossible qu'ils n'intéressent pas. Mais j'avois pour attendir sur le sort de Fayel des motifs plus puissans qu'on n'en a jamais eu en traitant un caractere de ce genre. 1°. Si mon cinquieme acte paroît trop atroce avec Fayel intéressant, qu'auroit-il été avec Fayel abhorré, depuis le commencement de la Piece? 2°. Obligé de faire trois actes avec le mari et la femme seuls, ces trois actes auroient-ils été supportables si l'on avoit eu sans cesse un monstre devant les yeux? 3°. Si Fayel persécute sa femme et mérite d'être détesté, Gabrielle est moins malheureuse puisqu'elle n'a pas de reproches à se faire en le haïssant : au lieu que

forcée à convenir qu'il seroit digne d'être aimé la fatale passion dont elle est dévorée lui coûte plus de remords et la rend plus à plaindre. Les ames délicates sentiront le prix de cette réflexion, et les connoisseurs savent que le cœur de mon héroïne devoit être le siége de l'intérêt de ma Tragédie. 4°. Enfin, le but moral de cet Ouvrage est de montrer les suites funestes des mariages mal assortis, des inclinations violentées par des parens despotiques. Eh! comment mieux prouver le danger de cette tyrannie dénaturée qu'en faisant voir les malheurs et les crimes où elle plonge même quelquefois des ames nées vertueuses?

Au reste, quand j'ai voulu que Fayel fût intéressant, j'ai observé qu'il pouvoit l'être. Il n'y a que le moment de sa vengeance barbare qui puisse le faire haïr : encore une différence importante le distingue-t-elle essentiellement des Atrées, des Médées et des autres scélérats de cette espece, car ils ont tous été les inventeurs de leurs cruautés monstrueuses ; au lieu que l'idée d'offrir à Gabrielle le cœur de Coucy, ne vient pas de Fayel, c'est Coucy, lui-même, qui

la lui a suggérée, par ce projet étrange d'envoyer son cœur après sa mort. D'ailleurs, j'ai donné aux soupçons de Fayel des motifs assez apparens pour qu'un homme moins jaloux eût pu s'y tromper ; et lorsque Coucy a été tué dans le duel, son rival doit, selon les mœurs du tems, regarder sa mort comme une preuve démonstrative des crimes qu'il soupçonne, puisque le duel étoit alors le jugement du Ciel. Cette fausse conviction l'égare, et autorise, en quelque sorte, sa vengeance. Or, nous plaignons toujours un homme qui devient criminel par erreur, et à qui nous disons, en nous mêmes : malheureux ! tu ne commettrois pas cette barbarie, si tu savois ce que je sais ! Quel désespoir affreux tu te prépares !

Caractere de Gabrielle.

Le caractere de Gabrielle paroîtra, je crois, assez nouveau sur la scene. C'est toujours une entreprise délicate que d'y présenter une femme mariée, ayant un amant. Je n'ai donné à Gabrielle, ni la vertu tranquille de Mariamne, ni la passion douce et concentrée de Zénobie ;

mais la passion la plus ardente, combattue par une vertu égale, et surmontée enfin par une vertu plus grande. Si l'on trouve que la Dame de Fayel est plus Héroïne dans ma Tragédie que dans l'Histoire, j'observerai que les siecles de la Chevalerie nous offrent plusieurs femmes telles que celle que j'ai essayé de peindre : son caractere est donc vrai, et dans la nature. Qu'on se rappelle les amours du Chevalier Bayard et de la Dame de Fluxas : c'est le tableau de la passion pure et violente de Raoul et de Gabrielle.

Mort de Gabrielle.

J'ai suivi l'Histoire en faisant mourir Gabrielle de saisissement et d'horreur. Ce n'est pas la premiere femme à qui l'aspect, ou la nouvelle d'un événement effroyable ait donné la mort sur le champ. Tout le monde connoît ce vers énergique d'une Héroïne de Corneille :

« Non, je ne pleure point, Madame ; mais je meurs !... »

J'ai tâché de rendre cette mort encore plus vraisemblable, en représentant Gabrielle, dès le premier acte, comme épuisée par une maladie de

langueur, qui l'avoit déja conduite une fois aux portes du tombeau.

Caractere de Coucy.

Je ne pense pas que l'intérêt répandu sur Fayel puisse nuire au personnage de Coucy. Ce vertueux amant est bien plus aimable que son rival forcené. Mais sur-tout il est aimé, et c'est le grand secret pour intéresser. Gabrielle plaît; on chérira ce qu'elle adore. J'ose dire, de plus, que jamais amant ne s'est présenté sur la scene dans des circonstances si propres à tourner les cœurs vers lui. On lui a enlevé une maîtresse qu'il idolâtre, et dont il a été adoré, dès l'enfance. Il vient dans le Palais même d'un furieux qui le cherche par-tout pour l'immoler. Enfin, c'est l'homme dont on a pleuré la mort une heure auparavant, et dont on s'attendoit à voir le cœur inanimé, offert comme le dernier gage d'une fidélité sans exemple. Cette position singuliere me paroît bien attachante !

En un mot, je puis avoir mal rempli le projet que j'avois formé de rendre mes trois personnages intéressans; mais les Auteurs de *Polyeucte*, de

Phedre, de *Rhadamysthe*, de *Bajazet*, d'*Adélaïde*, et même du *Comte d'Essex*, ont prouvé que ce n'étoit pas une entreprise insensée et impraticable.

Conclusion.

Je ne sais si le Public approuvera toutes les observations contenues dans ce discours ; mais il ne peut me blâmer de les avoir soumises à son jugement. Pour que ses leçons nous guident avec plus de sûreté, nous devons lui rendre compte de nos études. Il verra avec quel soin je cherche dans le cœur humain les premiers secrets de mon art. C'est-là que la nature les a placés : c'est-là qu'elle offre à tous les Auteurs tragiques une mine féconde et inépuisable, dont on se contente aujourd'hui de remuer la superficie, mais dont nos grands maîtres fouilloient profondément les veines les plus cachées.

NOTE
DES RÉDACTEURS.

Nous ne donnerons point ici le sujet détaillé de la Tragédie de *Gabrielle de Vergy*, parce que de Belloy l'a suffisamment fait connoître dans sa Préface.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR GABRIELLE DE VERGY.

« VOICI encore un sujet François traité par M. de Belloy, dit le *Journal des Savans*, volume du mois de Juillet 1770. (Quelques mois après le tems où parut la premiere édition de *Gabrielle de Vergy*, et sept ans avant sa premiere représentation.) L'éclat de ses triomphes et ses sentimens patriotiques paroissent l'avoir attaché particuliérement à ce genre, quoiqu'il ait su en traiter d'autres avec un succès distingué. *Le Siége de Calais* avoit pour objet de former des citoyens, *Gaston et Bayard* de nourrir l'héroïsme françois. Ces deux Pieces étoient dans le genre de Corneille, et avoient pour ressort l'admiration. Celle-ci peint de grandes passions, avec tout leur trouble et tout leur intérêt ; elle fait pleurer et frémir. Les autres élevoient l'ame; celle-ci la pénetre. C'est ainsi qu'il faut étendre la carriere, en la forçant à admettre tous les genres. Tout esprit exclusif est un génie étroit.... »

« Telle est la marche de cette Piece que dans un sujet fort simple chaque acte est plein, et que le développement seul des passions amene, à tout moment, des situations ou touchantes, ou terribles, et soutient un intérêt toujours varié, toujours gradué. L'art se cache ; on ne le reconnoît qu'à ses effets. Ses caracteres sont d'une perfection aujourd'hui bien rare au Théâtre. Coucy remplit toute l'idée qu'on se forme de la plus sublime Chevalerie, et cette idée est ennoblie par celle des talens et des lumieres. Gabrielle de Vergy joint toute la fermeté de la vertu à toute la tendresse de l'amour. La bienfaisance qui fait la seule consolation de sa vie est une vertu dont nos Auteurs Dramatiques avoient oublié de parer leurs héroïnes les plus intéressantes, excepté la Mariamne de Voltaire, qui en a quelques traits. Mais Fayel est étonnant ! Soupçonneux, violent, injuste, terrible, souillé enfin d'un des plus grands crimes que la rage ait inventés, bourreau de la femme la plus vertueuse et la plus aimable, il n'est pas un instant odieux. On ne peut que le plaindre ; il est malheureux ! Cette sagacité funeste qui le trompe sans cesse, par des apparences si frappantes, est un des traits les plus fins et les plus vrais que le génie

pût saisir dans le caractere d'un jaloux. Au reste, quoique mari jaloux et non aimé, il ne ressemble pas plus à Hérode et à Rhadamysthe qu'à Polyeucte. »

« Quant au style de la Piece, ceux même qui croient que la Tragédie ne doit avoir qu'un ton conviennent que l'Auteur a saisi ce ton, et que Gabrielle de Vergy a bien ce qu'ils appelent *la couleur tragique.* » Enfin cette Piece nous paroît assurée d'un rang distingué parmi les plus beaux monumens du génie tragique de ce siecle. Le cinquieme acte, sur-tout, ne peut manquer de faire époque au Théatre... Après cet acte on reste abîmé dans la douleur, mais on est soulagé par les larmes.... »

« M. de Belloy, dans la Préface qu'il a mise au-devant de *Gabrielle de Vergy*, parle modestement de cette Piece et savamment de son art. Il montre comment l'horreur doit toujours être tempérée au Théatre par la pitié. Il fait voir, par un parallele solide du Théatre Anglois et du Théatre Grec, et par l'exemple d'*Œdipe*, d'*Agavé* et d'*Hercule*, que l'horreur a quelquefois été portée plus loin sur la scene grecque que sur la scene angloise, mais qu'elle y a toujours été changée en attendris-

sement. Il prouve par l'exemple des deux *Electres* que si le Poëte Grec a laissé ses Spectateurs dans la situation d'une *horreur seche*, c'est-à-dire, sans attendrissement et sans larmes, il a été condamné par ses contemporains. Ce point, l'un des plus importans de l'Art Dramatique, est profondément et agréablement discuté dans cette Préface, qu'on ne peut lire avec trop d'attention. »

M. Gaillard, de l'Académie Françoise, ami et confrere de de Belloy, et que nous croyons être l'Auteur de cet article du *Journal des Savans*, dit encore, dans la Vie qu'il a faite de ce Poëte Dramatique, et qu'il a mise au-devant de l'édition qu'il a donnée de ses Œuvres de Théatre et historiques, en 1779, « que le sujet de *Gabrielle de Vergy* sembloit n'offrir que des passions forcenées et des malheurs inouis, mais que M. de Belloy conçut l'idée de l'adoucir par des traits d'héroïsme, de vertu, de patriotisme même, et que, d'ailleurs, l'hommage bizarre et terrible que Coucy offre à son amante n'est point étranger aux mœurs de la Chevalerie... » Et dans les observations dont M. Gaillard a fait suivre cette Tragédie, pour son édition, il ajoute : « De toutes les Pieces de M. de Belloy, *Gabrielle de Vergy* est

la plus simple, et certainement la plus tragique. On ne lui reprochera point d'avoir négligé dans cette Piece les deux objets de la Tragédie Grecque, la terreur et la pitié, puisqu'on l'a même accusé d'avoir poussé l'une jusqu'à l'horreur, et l'autre jusqu'à la désolation.... »

« Nous connoissons peu de Pieces plus attachantes que celle-ci, et qui se fassent écouter plus impérieusement au Théatre, conclue M. Gaillard. Le silence imposant qu'elle y fait régner est un genre d'applaudissement bien plus flatteur que ces acclamations bruyantes et ces battemens de mains tumultueux, qui souvent ne prouvent qu'une cabale, et qui toujours attestent un petit défaut d'illusion. *Ce n'est que le sang-froid qui applaudit à la beauté des vers dans un Spectacle*, comme le remarque fort bien le Pere Brumoy, dans son *Discours sur le parallele des Théatres*. Ici on ne juge point : on écoute ; on dévore le Spectacle.... »

M. d'Arnaud a publié, aussi en 1770, par la voie de l'impression, une Tragédie du même sujet, sous le titre de *Fayel*, mais qui n'a jamais été représentée.

GABRIELLE
DE VERGY,
TRAGÉDIE,
PAR DE BELLOY;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 12 Juillet 1777.

Improbe Amor, quid non mortalia pectora cogis?
VIRGILE.

PERSONNAGES.

RAOUL DE COUCY.

LE COMTE DE FAYEL.

GABRIELLE DE VERGY.

MONLAC, Écuyer de Coucy.

ALBÉRIC, Écuyer de Fayel.

ISAURE, amie de Gabrielle.

La Scene est en Bourgogne, dans le Château d'Autrey. Les quatre premiers actes se passent dans une gallerie qui communique aux appartemens de Fayel et de Gabrielle, et le cinquieme dans le cachot d'une prison.

GABRIELLE DE VERGY, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FAYEL, ALBÉRIC.

ALBÉRIC, *à part, après avoir observé, de loin, Fayel, qui paroît très-agité.*

Fayel tremble et gémit ! Le fiel qui le dévore
Tout prêt à s'épancher semble s'aigrir encore.

FAYEL, *à part, en s'asseyant.*

Je mandois Albéric... j'allois tout révéler.
Le voilà devant moi... je frémis de parler.

ALBÉRIC, *s'approchant de Fayel.*

Seigneur, vos yeux, chargés de sinistres nuages,
D'un sombre désespoir m'annoncent les orages.
Au fond de votre cœur vos soupirs retenus,
S'échappant, malgré vous, craignent d'être entendus.

Je vois du noir chagrin, dont l'excès vous consume,
Fermenter, dès long-tems, la brûlante amertume.
Ce malheur, dans Autrey consternant tous les cœurs,
Change ce lieu paisible en un séjour de pleurs.
Votre épouse mourante a vu, par la tristesse,
Se faner sur son front les fleurs de la jeunesse.
Quels revers inconnus sement ici l'effroi ?
Ce secret renfermé doit offenser ma foi.
Il eût volé jadis au devant de mon zele.
Albéric n'est-il plus cet Écuyer fidele,
Entre tous vos Vassaux choisi par l'amitié,
A vos destins divers dès l'enfance lié,
Qui dans les champs d'honneur suivant votre vaillance ?...

FAYEL, *lui prenant la main.*

Des bords de la Syrie aux rives de la France,
Philippe est arrivé. Je vais approfondir
Des horreurs, que je brûle... et crains de découvrir !

ALBÉRIC.

Comte, vous m'étonnez ! Quelle crainte importune
Dans le retour du Roi vous montre une infortune ?
Honorant sa couronne et le sang des Capets,
Ce Roi, l'amour du monde, et le Dieu des François,
A qui mille vertus donnent le nom d'Auguste,
Pour vous seul aujourd'hui deviendroit-il injuste ?
Pour vous, qui, secondant ses rapides exploits,
Au Bourguignon rebelle imposâtes ses loix ?
Déja le premier don de sa reconnoissance
Des fruits de la victoire accrut votre puissance.

Sa

Sa politique sage en vous a raffermi
Le rempart qu'il oppose à son fier ennemi.
Quand le Duc de Bourgogne, opprimant sa famille,
Armoit contre Vergy, qui lui donna sa fille,
Quand ce pere offensé, vous prenant pour vengeur,
De la Duchesse encor vint vous offrir la sœur,
Le Roi, favorisant cet illustre hyménée,
Par un ordre secret en pressa la journée.
Contre les Musulmans prêt à porter ses pas,
Il voulut à vous seul confier ces climats.
Autrey fut, par ses soins, la dot de votre épouse.
Par vous, bornant du Duc l'ambition jalouse,
Il voit, avec plaisir, tant d'intérêts nouveaux
Diviser, pour toujours, deux célebres rivaux.
Il soutiendra vos droits sur ce riche héritage,
Et de votre grandeur, sa parole est le gage.
Ce qu'il promet, Seigneur, est un arrêt des Cieux.
Jamais il n'a tissu ces traités captieux
Où l'art, dans les détours d'une trame trompeuse,
Délie, en l'engageant, sa promesse douteuse.
Ce vil talent des Cours, frêle appui de leurs droits,
Philippe l'abandonne au vulgaire des Rois.

FAYEL.

Le Roi n'est pas l'objet du trouble qui m'agite.
Je crains un ennemi qu'il ramene à sa suite,
Un rival détesté, de qui l'art suborneur
M'a ravi, sans retour, ma gloire et mon bonheur!

ALBÉRIC.

Comment! et quel rival pour vous si redoutable?...

FAYEL, *à part.*

Triste et honteux secret, dont le fardeau m'accable,
Ton aveu plus honteux doit encor m'alarmer !...
Mais tu brises mon cœur, qui veut te renfermer !...

(*Il se leve.*)

Il s'ouvre, enfin, ce cœur violent et sensible !
D'un chagrin concentré l'éclat sera terrible !

ALBÉRIC.

Parlez ?... Vous trahissez les droits de votre ami
S'il ne sait à l'instant quel est votre ennemi.

FAYEL.

Eh ! bien, connois l'objet de ma fureur jalouse,
Connois le séducteur de ma perfide épouse,
Celui qui cause seul mes tourmens et ses pleurs,
Celui de qui le sang va payer mes malheurs :
C'est Coucy.

ALBÉRIC.

Quoi ! Raoul ?...

FAYEL, *l'interrompant.*

Ce que tu viens d'entendre,
Ce secret qu'en ton sein le mien a pu répandre,
Qu'il y reste caché .. Si jamais il en sort,
S'il t'échappe un seul mot, c'est l'arrêt de ta mort !...

(*Avec violence, voyant frémir Albéric.*)

Crains-tu de me trahir ? Quelle terreur te glace ?

ALBÉRIC, *tranquillement.*

Je frémis du soupçon, et non de la menace !
Je frémis de vous voir outrager, à la fois,
Moi, Coucy, votre épouse, et vous, plus que nous trois !

FAYEL.

Je maudis, plus que toi, mes soupçons détestables !
Prouve moi, s'il se peut, qu'ils sont faux et coupables....
(*A part.*)
Trop ingrate Vergy, qui me fais réunir
A la douceur d'aimer le tourment de haïr !
Toi, que ma bouche accuse et que mon ame adore,
Que j'admire et flétris, que j'offense et j'implore;
Plein des feux dévorans qui m'embrasent pour toi,
Que n'ai-je eu ton amour pour garant de ta foi !...
Mais tu hais ton époux... vérité trop funeste !
Et ce jour accablant m'éclaire sur le reste !

ALBÉRIC.

Eh ! quoi, votre tendresse...

FAYEL, *l'interrompant.*

Est mon crime à ses yeux.
Mes soins sont importuns, mes respects odieux.
Ma présence l'irrite, ou la remplit d'alarmes.
Ses yeux à mes transports répondent par des larmes.
Au jour de notre hymen sa haine commença.
Sa main reçut ma main ; son cœur la repoussa.
Malheureux ! je croyois, dans ce moment terrible,
Que son ame encor simple, à l'amour insensible,
Opposoit à l'hymen cette douce terreur,
Ces modestes refus, si chers à leur vainqueur !...
Mais j'apperçus trop tard, dans sa tristesse amere,
Des regrets de l'amour le brûlant caractere.
S'enivrer de ses pleurs étoit son seul plaisir.
Elle aimoit ses tourmens, cherchoit à les aigrir.

Entraînée au tombeau par sa douleur profonde,
Un tendre souvenir la retint seul au monde.
Elle imploroit la mort qui m'ôtoit tous ses vœux;
Elle craignoit la mort qui rompoit d'autres nœuds.
Aux portes du trépas je la voyois charmée
D'être libre, à la fin, d'aimer et d'être aimée;
Se flattant que sa foi, dans ce dernier moment,
Cessant d'être à l'époux, se rendoit à l'amant.

ALBÉRIC.

Eh! Seigneur, se peut-il qu'à vous-même barbare,
Dans ces songes trompeurs votre raison s'égare?
Vous cherchez le malheur, et vous vous tourmentez
Par des illusions que, vous même, enfantez!

FAYEL.

Je ne puis me tromper en jugeant l'infidelle.
J'aime, cher Albéric, et je souffre comme elle.
Va, les yeux que l'amour remplit de ses douleurs,
Sans peine en d autres yeux reconnoissent ses pleurs.
Apprends tout. Quand l'ingrate alloit perdre la vie,
Employant de Monlac l'indigne perfidie,
Raoul osa près d'elle ici porter ses pas.
Il vit ses yeux éteints, qui ne le voyoient pas.
Il scella, dans ces lieux, d'une bouche insolente,
Ses coupables adieux sur sa main défaillante.

ALBÉRIC.

D'où pouvez-vous savoir?...

FAYEL, *l'interrompant.*

D'Armance l'a surpris...
Mais le traître étoit loin quand on m'a tout appris.

ALBÉRIC, *après un peu de réflexion.*

Des ardeurs de Coucy ce criminel indice
Ne rend pas de ses feux votre épouse complice:
Elle ignora, peut-être, en revoyant le jour,
Et l'audace et l'éclat d'un téméraire amour.
Mais, depuis que Raoul s'éloigna de la France,
Auroient-ils de leurs cœurs trahi l'intelligence?

FAYEL.

Non; c'est l'unique frein qui peut me retenir;
C'est le doute fatal que je veux éclaircir...
Que dis-je? au fond du cœur cent fois je me condamne
D'accuser des vertus que le soupçon profane.
Depuis que, par nos cris, le Ciel importuné
L'a rendue aux besoins d'un Peuple infortuné,
De ses soins maternels la tendre inquiétude
Fait du bonheur public sa gloire et son étude.
Son ame, adoucissant et nos loix et nos mœurs,
Redouble ses bienfaits pour venger ses malheurs.
Hélas! les sons touchans de sa voix affoiblie
Pénetrent plus avant dans mon ame attendrie.
La langueur de ses yeux désarme leur fierté;
L'empreinte des douleurs ajoute à sa beauté.
Graces, talens, vertus, dont l'éclat l'environne,
Tout eût fait mon bonheur, que Raoul empoisonne!...
Mais du doute mortel dont je suis déchiré
Il faut qu'en peu de jours mon cœur soit délivré.
D'Armance est dans Dijon, et va bientôt m'apprendre
Si ce rival funeste à la Cour se doit rendre.

Là, mon triste devoir m'appelle près du Roi.
Mon épouse, à ses pieds, doit paroître avec moi.
Là, mes yeux perceront cette ombre criminelle
Dont sait s'envelopper une flamme infidelle;
Et Coucy...

ALBÉRIC, *l'interrompant.*

Que je crains votre bras et le sien!
Rivaux en gloire...

FAYEL, *avec fureur, l'interrompant, à son tour.*

Attends son trépas, ou le mien;
Et, peut-être, avant tout, la mort de la perfide!...
J'éprouve, à chaque instant, ce passage rapide
De la rage au respect, de l'amour à l'horreur.
Mon destin dépendra d'un moment de fureur.
Je pourrois immoler et venger mes victimes,
Devenir criminel et punir tous mes crimes.
Vainement la vertu voudroit les ralentir;
Je ne la connoîtrois qu'au cri du repentir.

ALBÉRIC.

Vous pourriez?...

FAYEL, *l'interrompant.*

Tout est dit, et si j'instruis ton zele,
Je ne veux pas l'armer pour venger ma querelle.
Ma gloire n'a jamais d'autre vengeur que moi.
Mais il faut que mes yeux soient éclairés par toi.
Voilà l'unique soin que Fayel te demande.
Un ami t'en conjure, un maître le commande.

ALBÉRIC.

Quand je vous blâmerois, il faudroit obéir;
Mais à vous détromper mes soins vont vous servir.

FAYEL.

Va voir si la Comtesse au Palais revenue....

ALBÉRIC, *l'interrompant, en appercevant entrer Gabrielle.*

La voici.

SCENE II.

GABRIELLE, ISAURE, FAYEL, ALBÉRIC.

GABRIELLE, *bas, à Isaure, dans le fond, en voyant Fayel.*

Soutiens-moi.... Je frémis à sa vue.
Quelle contrainte! ô Ciel!

FAYEL, *bas, à Albéric.*

As-tu vu sa rougeur,
Qu'efface, tout-à-coup, la plus morne pâleur?
Ah! mes yeux dans les siens retrouvent-ils la joie
Qu'à son premier abord tout mon cœur lui déploie?....

(*Albéric sort, en voyant s'avancer Gabrielle, et Isaure reste dans le fond.*)

SCENE III.

FAYEL, GABRIELLE.

FAYEL.

Goutez-vous en ce jour quelques fruits de vos soins?
Nos sujets comptent-ils des malheureux de moins?
C'est pour vous que sur eux une loi plus humaine
De mon joug trop pesant a soulevé la chaîne.
J'épargne à votre cœur son plus cruel ennui,

Ce malheur de souffrir par les malheurs d'autrui.
Puis-je espérer enfin que le soin qui m'enflamme...

GABRIELLE, *l'interrompant.*

Fayel, la bienfaisance est un besoin de l'ame.
Heureux, elle nous rend notre bonheur plus doux,
L'étend, le multiplie, en prévient les dégoûts;
Malheureux, elle charme et suspend nos miseres:
On ressent moins ses maux en consolant ses freres.

FAYEL.

Eh! quels maux si pressans cherchez-vous à calmer?
Quelle plainte, ou quels vœux pouvez-vous donc former?
La faveur des destins rassemble sur nos têtes
Tout ce qui donne un prix à ce rang où vous êtes:
Puissance, dignités, gloire, trésors, plaisirs,
Tout prévient votre espoir; rien n'attend vos desirs.
Cependant, les ennuis, les regrets vous dévorent.
Il est des biens cachés que vos soupirs implorent;
Et ce brillant éclat des jours les plus sereins
S'est perdu dans la nuit de vos sombres chagrins.
Ah! si vous chérissez un époux qui vous aime,
Si nos nœuds sont pour vous ce qu'ils sont pour lui-même,
L'univers n'offre rien, après des nœuds si doux,
Non, rien à desirer ni pour moi, ni pour vous...,

(*La voyant en pleurs.*)

Mais par des pleurs encore allez-vous me répondre?
Vos yeux en sont couverts, et semblent se confondre.

GABRIELLE.

N'avez-vous point ma foi? Quel vain desir, hélas!...

FAYEL, *l'interrompant.*

Eh ! qu'importe la foi que le cœur ne suit pas?
C'est un présent honteux Il faut que je rougisse
Du bonheur de mes jours, s'il fait votre supplice.
L'amour, premier devoir qu'exige votre foi,
Ici, comme une grace, est réclamé par moi;
Mais vos tristes froideurs...

GABRIELLE, *l'interrompant, à son tour.*

Est-ce à vous de vous plaindre,
Seigneur? et quels devoirs me voyez-vous enfreindre?
Depuis deux ans qu'ici mon sort m'unit à vous,
J'ai chéri, révéré, consolé mon époux.
Vous avez vu la mort, à mes côtés errante,
Vingt fois m'environner de sa faux menaçante;
L'abîme du tombeau se fermer, se rouvrir:
Il prend, lâche sa proie, et la vient ressaisir.
Dans ce corps défaillant si l'ame est affaissée,
Le sentiment flétri, la raison éclipsée,
Ah! Seigneur, est-ce à moi qu'il le faut reprocher!
Je sens plus que jamais mon heure s'approcher.
L'excès de votre amour, dont je suis attendrie,
A fait de vos douleurs le poison de ma vie;
Eh! quel tourment affreux pour le plus tendre cœur
D'affliger un ami dont il veut le bonheur!
Faut-il qu'à mon destin vous attachiez le vôtre,
Quand le Ciel va bientôt séparer l'un et l'autre?
Bientôt, Fayel, ces traits, ce cœur que vous aimez,
A la terre rendus, y seront consumés.
Souffrez, avec courage, un malheur nécessaire,
Qui détruit, tôt ou tard, l'union la plus chere.

Puisse tout ce que j'aime être heureux après moi,
Et je meurs sans regret, ainsi que sans effroi.

FAYEL.

Sans regret?... Votre cœur m'en auroit dû, sans doute...

(*Avec amertume.*)

Peut-être oubliez-vous ceux qu'un autre vous coûte?...

(*Gabrielle étonnée le regarde : il se reprend vivement.*)

Un pere à votre amour n'en peut-il arracher?
Mais il forma nos nœuds; il ne vous est plus cher.
A vos yeux, cependant, il va bientôt paroître.
Vergy, dans nos climats, revient avec son maître.
Sortis, depuis deux jours, des remparts de Lyon,
L'aurore a dû les voir s'éloigner de Dijon.
Par leur ordre, à l'instant, on vient de me prescrire
De les suivre à Paris, et de vous y conduire.

GABRIELLE.

Moi, Seigneur?

FAYEL.

Oui, Madame : il faut que ce grand jour
Vous rende aux soins brillans, aux pompes de la Cour.
Je vais tout préparer. Ma franchise rigide
Demande, près des Rois, votre douceur pour guide.
L'éclat peut dissiper vos ennuis odieux,
Toujours nourris d'eux-même en ces paisibles lieux.
S'il vous manque un printems pour compter quatre lustres,
Vos vertus, à la Cour, n'en sont pas moins illustres.
Ses superbes Beautés, que vous seule effacez,
Vous aiment, en pleurant leurs attraits éclipsés;

Et dans le sein des arts, que vous savez connoître,
Votre esprit occupé va reprendre son être.

GABRIELLE.

Ah ! Seigneur, je frémis ! où me conduisez-vous ?
(Se jettant à ses pieds.)
Si vous m'aimez encor... je tombe à vos genoux !
Laissez-moi, par pitié, dans ce lieu solitaire !

FAYEL, *la relevant.*

Suivez l'ordre absolu d'un Monarque et d'un pere.
Moi, plus amant qu'époux, vous savez si ma voix
Usa du droit cruel de vous dicter des loix ?
Fayel, s'il eût jamais voulu parler en maître,
Eût commandé l'amour; mais l'amour ne peut l'être.

(Il sort, et Isaure se rapproche de Gabrielle.)

SCENE IV.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE, *tombant dans un fauteuil.*

Isaure, je succombe ! hélas ! c'en est donc fait ?
Ils avoient à mon cœur gardé ce dernier trait....
« Suivez l'ordre absolu d'un Monarque et d'un pere ! »
Leurs ordres, en tout tems, ont causé ma misere !
Quoi ! mon pere et mon Roi sont mes premiers bourreaux ?
Mon ame les adore, et leur doit tous ses maux !...

(*A part.*)
Ah ! cruels ! poursuivez : traînez votre victime
De l'autel à la tombe et du malheur au crime !....
(*A Isaure.*)
Vois-tu de mes destins quel est l'horrible cours,
Et l'abîme où je suis, et l'abîme où je cours ?
Conçois-tu de Vergy l'imprudence barbare,
Et quels nouveaux tourmens sa rigueur me prépare ?
Combien il abusa de ses droits paternels !
Il m'enchaîne aux malheurs par des nœuds éternels :
Il sépare deux cœurs unis dès leur enfance,
Dont ma mere approuvoit l'espoir et la constance ;
Sa main, pour m'asservir à ses injustes loix,
Surprend l'autorité du plus juste des Rois ;
Et, déployant soudain l'arrêt de ma ruine,
Précipite, en secret, le nœud qui m'assassine.
Loin de toi, de l'hymen j'alumai le flambeau.
Je ne vis point d'autel : je ne vis qu'un tombeau.
Interdite, et voulant douter de ma misere,
Mes timides regards se levoient sur mon pere.
L'inhumain ! à Fayel il présenta ma foi,
Comme un don de ce cœur qu'il disoit être à moi.
Sa hauteur s'assuroit que ma simple jeunesse,
Aux yeux d'un inconnu renfermant ma foiblesse,
Devant vingt Chevaliers, n'oseroit démentir
Un pere, à qui son sang ne savoit qu'obéir.
Hélas ! j'écoutai trop la voix de la nature ;
Et mon pere étoit sourd à ce tendre murmure !

ISAURE.

Il est trop vrai ! Toujours sa stoïque froideur

Des

Des passions en lui sut étouffer l'ardeur.
Sur elles conservant un empire suprême,
Il les juge en autrui, comme il les sent lui-même.
Il n'a pu voir en vous ces feux tumultueux,
Qui, des sens enivrés tyrans impétueux,
Donnant un nouvel être à notre ame asservie,
Font du premier soupir le destin de la vie.
Il crut que, respectant et bénissant son choix,
L'amour devoit s'éteindre et renaître à sa voix.
De son âge glacé, froide et cruelle idole,
La politique, hélas! par ses mains vous immole!

GABRIELLE, *à part.*

Bien plus, mon cher Coucy, son horrible pouvoir
Me défend de t'aimer, et me force à te voir!
Ah! pour vaincre un amour dont ma vertu s'indigne,
Pour rendre à mon époux ce cœur, dont il est
digne,
Le Ciel m'en est témoin, j'ai tout fait, tout tenté:
Mes forces ont toujours trahi ma volonté;
Et j'irois de Raoul braver encor la vue,
Ses regards tout remplis du poison qui me tue,
Son affreux désespoir, dont la tendre langueur
Viendroit me rappeler tous ses droits sur mon cœur,
Son génie éclatant, son courage sublime
Et son fidele amour, dont l'idée est un crime!...
Raoul, si je te vois, pourrai-je un seul moment
Oublier près de toi les traits de mon amant?
Oublier ce Héros dont l'aimable sagesse
De son siecle grossier sut polir la rudesse,

Dont l'esprit, déja mûr dès sa jeune saison,
Mêle aux fleurs des talens les fruits de la raison ?...
(*A Isaure.*)
L'instinct de la vertu, sa pente naturelle
Rapprocha, sans dessein, nos deux cœurs dignes d'elle.
Quand ce rapport charmant eut su les rassembler,
Ils s'excitoient encore à se mieux ressembler.
Sa grande ame éclairoit, affermissoit la mienne,
Et pour les malheureux j'attendrissois la sienne.
Ah ! tout va m'arracher de coupables regrets !...
(*A part.*)
Non, je te jure, ô Ciel ! de ne le voir jamais !...
Roi, pere, époux, tyrans que je ne veux plus craindre,
Vos menaces, vos cris, rien ne m'y peut contraindre !

SCENE V.

FAYEL, GARDES, GABRIELLE, ISAURE.

FAYEL, *à ses Gardes.*

Qu'on l'arrête à l'instant et qu'on le traîne ici.
(*La plupart des Gardes sortent. Il n'en reste que deux dans l'enfoncement.*)

SCENE VI.

FAYEL, GABRIELLE, ISAURE, GARDES.

GABRIELLE, *à Fayel, avec inquiétude.*

EH ! qui donc arrêter ?

FAYEL.

L'Écuyer de Coucy,
Monlac. En ce Palais il cherche à s'introduire.
Quel dessein l'y conduit ? quel prétexte l'attire ?
Son perfide embarras, ses soins mystérieux...
(*Voyant que Gabrielle est troublée.*)
Vous frémissez !... C'est vous qu'il cherchoit en ces lieux...
Ce n'est pas d'aujourd'hui que ta flamme infidelle
Amena dans Autrey l'amant qu'elle y rappelle !

GABRIELLE.

Que dites-vous ?

FAYEL.

Mes yeux à la fin sont ouverts,
Tes crimes dévoilés, tes complots découverts !

SCENE VII.

ALBÉRIC, FAYEL, GABRIELLE, ISAURE, GARDES.

ALBÉRIC, *à Fayel.*

Bannissez vos soupçons, Seigneur. Dans cette ville,
Monlac, pour peu d'instans, demandoit un asyle.
Aux champs du Vermandois il adresse ses pas.
On connoît ses desseins; il ne les cele pas.
Au pere de Raoul, dans sa douleur mortelle,
Du trépas de son fils il porte la nouvelle.

GABRIELLE, *à part, avec effroi.*

Qu'entends-je?

FAYEL, *à Albéric, avec joie.*

Quoi! Raoul.... il n'est plus?

GABRIELLE, *à part.*

Je me meurs!

(*Elle tombe dans les bras d'Isaure.*)

FAYEL, *à Albéric.*

Albéric, vois ma honte écrite en ses douleurs!

(*A Gabrielle.*) (*A Isaure et aux Gardes.*)

Elle l'aime!... Parjure!... Ah! la mort l'a saisie!...
Si mes jours vous sont chers, qu'on la rende à la vie!

(*Isaure et les deux Gardes emportent Gabrielle évanouie.*)

SCENE VIII.

FAYEL, ALBÉRIC.

FAYEL, *à part, voulant d'abord suivre Gabrielle, mais s'arrêtant, tout-à-coup, et revenant vers Albéric, avec un éclat de joie.*

Mon rival a donc vu terminer son destin?...
Mais il étoit aimé!... Je pourrai l'être enfin...
O mon ame, reçois ce rayon d'espérance!...

(*Il veut encore sortir, et revient, avec réflexion.*)

Quel nuage importun me rend ma défiance?...

(*A Albéric.*)

O soupçons! ô terreur!... Les lettres de Vergy
Parmi nos guerriers morts ne nomment pas Coucy.
Vivroit-il? et Monlac par sa fourbe insolente...
Oui, mon pressentiment m'éclaire et m'épouvante!
Ils m'ont trompé jadis; et ce bruit répandu
N'est qu'un piége nouveau qui m'est ici tendu...

(*A part.*)

Malheureuse! frémis, si tes perfides charmes...
Nous périrons tous deux; je le sens à mes larmes.

Je sens que mon amour, qui se change en fureur,
Peut faire de ces lieux un théatre d'horreur !...

(*A Albéric.*)

Viens ; perçons ce mystere .. Ah ! voyons l'infidelle !
Je jure son trépas, et je tremble pour elle !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE.

TON secours inhumain me rappelle à la vie,
Et tu penses remplir les devoirs d'une amie?
Mon cœur, déja glacé, goûtoit quelque repos;
Avec le sentiment, tu réveilles mes maux !...
(*A part.*)
O doux sommeil de l'ame ! ô langueur insensible !
Si la mort te ressemble, est-elle si terrible ?...
(*A Isaure.*)
Isaure, il ne vit plus ce Héros adoré !
Gloire, vertu, la tombe a donc tout dévoré ?
O perte dès long-tems par l'amour pressentie !
Le Ciel même, en secret, m'en avoit avertie.
Écoute ce prodige. Il te souvient du tems
Où, pour ravir Solime au joug des Musulmans,
L'Europe frémissante arma ses plus grands Princes ?
Philippe et Richard même avoient, dans nos Provinces,

De Londre et de Paris rassemblé les Héros,
Surpris que l'amitié confondît leurs drapeaux.
Ils partoient pour voguer aux champs de l'Idumée
Quand ma vie en ces lieux paroissoit consumée.
La mort couvroit mes yeux de son voile pesant.
Aux yeux de l'ame encor Raoul étoit présent!
Je crus le voir ici : non tel que la victoire
Me l'a vingt fois offert embelli par la gloire,
Mais tremblant, abattu, pâle, défiguré,
Levant de loin sur moi son œil désespéré,
S'élançant, tout-à-coup, sur cette main glacée
Que ses levres de feu sembloient tenir pressée;
Et parmi des soupirs, des larmes, des sanglots,
Son cœur au fond du mien fit retentir ces mots:
« C'est le dernier adieu!... » Cent fois, ma chere Isaure,
Ici, depuis deux ans, j'ai cru l'entendre encore;
Je vois pâlir son front et palpiter son sein:
Je sens jusqu'à ses pleurs qui coulent sur ma main...

(*A part.*)

Sur-tout, depuis trois mois, cette image effrayante,
Raoul, revient sans cesse affliger ton amante.
Mon cœur m'a dit l'instant qui terminoit ton sort:
Il a senti ton cœur sous le fer de la mort!

ISAURE.

Amie infortunée, ah! ce n'est point un songe,
Où l'erreur de vos sens aujourd'hui vous replonge!
Vous avez vu l'amant si digne de vos pleurs!
Prêt à quitter la France, il apprit vos douleurs.
Pour ce dernier adieu son désespoir horrible
Vint hasarder ses jours dans ce Palais terrible!

GABRIELLE.

Il vint ?

ISAURE.

Si mon effort ne l'en eût arraché,
A votre main, Madame, il mouroit attaché.
Votre époux, surprenant sa funeste imprudence,
Eût peut-être en son sang assouvi sa vengeance.
Fayel sait tout, sans doute, et ses fougueux éclats,
Ses reproches amers que vous n'entendiez pas...

GABRIELLE, *l'interrompant très-tendrement.*

Dernier prodige, hélas ! d'une ardeur si chérie !
C'est sa présence encor qui m'a rendu la vie...
(*A part.*)
Tu perds, en me pleurant, ce jour que je te doi ;
Tu me vis expirante, et tu meurs avant moi !

ISAURE.

Mais Fayel...

GABRIELLE, *l'interrompant.*

As-tu vu sa joie impitoyable ?
Au bruit de cette mort, son triomphe effroyable ?
Comme il va s'applaudir, à travers ses fureurs,
D'avoir pu découvrir la source de mes pleurs !...
(*Très-vivement, à part.*)
Infortuné Raoul ! Ah ! douleur qui me tue !
Sans cesse de ta mort jouissant à ma vue,
Je verrai mon tyran, mon cruel ravisseur
Me reprocher mes maux, dont lui seul est l'auteur !...
Quoi ! j'outrage Fayel ?... Mais m'a-t-il opprimée ?
Quel est son crime, enfin, que de m'avoir aimée ?

Est-ce à moi, qui le hais, d'accuser mon époux ?
Quand le Ciel me punit, quand son juste courroux
Vient m'enlever l'objet de ma flamme infidelle,
Ah ! sachons nous dompter... mourons moins criminelle !...

(Appercevant Monlac.)

Mais on entre... Monlac s'avance ici vers moi !

SCENE II.

MONLAC, GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE, *à Monlac.*

IMPRUDENT, oses-tu ?...

MONLAC, *l'interrompant.*

Dissipez votre effroi,
Madame. En liberté je puis enfin paroître :
Fayel s'est assuré du trépas de mon maître.
J'ignore quels soupçons, agitant ses esprits,
Ont démenti la foi de mes premiers récits,
Mais, par de longs détours, sa tranquille colere
Vient de m'interroger, avec un front sévere.
La simple vérité, par ma voix, par mes pleurs,
A bientôt devant lui confirmé mes malheurs.
Tandis que son départ promptement se dispose,
Il permet qu'à vos yeux, ici, je les expose.
Madame, il ne sait point que c'est le triste emploi
Dont Raoul expirant s'est remis à ma foi !

GABRIELLE.

Eh ! bien, pleurons tous deux.... Mais le puis-je sans crime ?...
Oui, pleurons un Héros que mon malheur opprime.
Ornement de son siecle, hélas ! il a vécu
Trop peu pour le bonheur, assez pour la vertu !...
Ose me l'avouer, sa mort est mon ouvrage ?
Son désespoir, sans doute, égara son courage.
Il aura prodigué des jours si précieux,
Mais que l'amour trompé lui rendit odieux ?

MONLAC.

Je ne vous nîrai point qu'aux champs de la Syrie
Sa valeur n'étoit plus qu'une aveugle furie,
Qui cherchoit les dangers, plutôt que les combats,
Dédaignoit la victoire et couroit au trépas.
Mais la gloire, en tout tems, par lui si bien servie,
Préparant son triomphe au terme de sa vie,
Lui gardoit une mort que les cœurs des François
Vont tous à sa mémoire envier à jamais !
Dans ces assauts fameux, comptés pour des batailles,
Par qui Ptolémaïs nous vendit ses murailles,
Philippe, le premier sur la breche élancé,
De nombreux ennemis par-tout se vit pressé.
Raoul accompagnoit sa superbe imprudence.
Dans les rangs enfoncés tous deux brisent leur lance.
Soudain un Musulman, plus terrible et plus fort,
Porte au Roi désarmé l'inévitable mort.

Raoul, à qui Philippe a tout ravi, peut-être,
Se jette sur le coup, le reçoit pour son maître,
S'applaudit, en mourant, que sa constante foi
Rende à la France encor la victoire et son Roi !

GABRIELLE, *à part, avec force.*

Ah ! Raoul, que ta mort est digne de ta vie !
Oui, j'adore ta cendre; et tout me justifie !...

(*A Monlac, avec tendresse.*)

N'a-t-il pu me nommer avant que de mourir ?
M'a-t-on privée encor de son dernier soupir ?

MONLAC.

Pendant la nuit cruelle où, forçant la nature,
Son courage l'a fait survivre à sa blessure,
Baigné des pleurs du Roi qui recueilloit les siens,
J'entendois ses regards qui vous nommoient aux miens.
Que Raoul étoit grand pleuré par un tel maître!
Le Roi, qui le pleuroit, étoit plus grand, peut-être.
A travers mes douleurs, quel spectacle pour moi!
L'amitié sur le trône et dans le cœur d'un Roi!...
Enfin nous restons seuls.... Plein du soin qui vous touche,
Son ame en liberté vient alors sur sa bouche.
Quels regrets ! quels transports ! quels étranges adieux !
Je crois le voir, Madame; il est devant mes yeux :
« Donnons-lui, disoit-il, au-delà de ma vie,
» D'un amour sans exemple une marque inouie ! »
Il se souleve à peine, il trace lentement
De ce fidele amour le dernier monument;

Et lorsque des sermens le lien redoutable
Enchaîne encor ma foi, qu'il sait inviolable :
« Dans mon corps expiré ta main prendra mon
» cœur....
» Tu frémis !.... S'il t'est cher, est-ce un objet d'hor-
» reur ?
» Quitte un vain préjugé! Que le cœur de ton maître,
» A la tombe ravi, te doive un nouvel être.
» Une amante, un ami l'occupoient, tour-à-tour :
» Je charge l'amitié de le rendre à l'amour.
» Ton cœur, où je vivrai, doit au mien ce service.
» Si tu crains de Fayel la jalouse injustice,
» Au généreux Rhétel tu peux te confier.
» Sur-tout, que ce billet soit offert le premier. »

(Il tire le billet de son sein.)

GABRIELLE, *à part.*

Qu'il me fait bien sentir l'horreur de lui survivre !

MONLAC, *présentant le billet à Gabrielle.*

C'est l'écrit...

GABRIELLE, *prenant le billet, et en détournant les yeux.*

Je crois voir l'objet qui va le suivre!

(Elle lit.)

« Je meurs !... Mon ame vit à jamais pour t'aimer.
» J'arrache au sein des morts sa dépouille mortelle,
» Ce cœur que pour toi seule elle dut animer !
» La moitié de ton cœur, ma chere Gabrielle,
» Au tombeau loin de toi ne veut pas s'enfermer :
» Elle va te rejoindre... Hélas! quel triste hommage !

» Qu'il va t'épouvanter !... Non, c'est Raoul, c'est
» moi ;
» C'est ce fidele amant qui compta sur ta foi...
» Adieu... Mon ame fuit, emportant ton image...
» Mon cœur est plus heureux, il reste auprès de toi ! »
(*A part, après avoir lu, et sans oser tourner ses regards du côté de Monlac.*)
Ah ! ton ame long-tems n'attendra point la mienne !
Ton cœur vient dans ma tombe, échappé de la tienne !
La mort, brisant mon joug, va réformer nos nœuds !...
Monlac, je n'ose plus vers toi tourner les yeux !

MONLAC.

Madame....

GABRIELLE, *l'interrompant.*

Non, arrête... Attends que mon courage
Prépare ma tendresse à cette affreuse image !...
C'en est fait... il le faut... expirons de terreur !
(*Elle se tourne vers Monlac.*)

MONLAC.

Ah ! ne redoutez point ce spectacle d'horreur.
Le Ciel (dirai-je, hélas ! ou propice ou sévere ?)
Interdit à mes mains ce fatal ministere !

GABRIELLE.

Dieu ! quel espoir me luit ?

MONLAC.

Apprenez des malheurs
Qui doivent à vos yeux coûter encor des pleurs.
C'étoit peu que Raoul mourût pour la Patrie,
Le sort voulut deux fois sacrifier sa vie ;

GABRIELLE.

Que dis-tu ?

MONLAC.

Ce billet m'est à peine remis,
Soudain nous nous voyons entourés d'ennemis.
Je vois l'horreur, le sang, les flambeaux et les armes
Remplir le camp François de débris et d'alarmes.
Saladin, trop instruit du grand art des guerriers,
Venoit à ses vainqueurs dérober leurs lauriers.
De nos Chrétiens captifs son adroite imposture
Avoit aux Musulmans fait revêtir l'armure.
La mort voloit, sans bruit, sur notre camp trompé,
Dans ce carnage affreux Raoul enveloppé,
Fut, sous mon corps sanglant, massacré sans défense;
Et lorsque de Rhétel l'intrépide constance,
Expiant notre erreur, chassant les Sarrasins,
M'eût arraché mourant de leurs bras inhumains,
Ni ses yeux, ni les miens, ne purent reconnoître
Les restes déchirés de mon malheureux maître.
Dans des monceaux de morts mutilés et meurtris,
Chacun cherchoit en vain ses freres ou ses fils.
Les monstres, au Sultan fier de telles conquêtes,
De nos Chefs égorgés alloient vendre les têtes.
Voilà par quel revers le destin, malgré moi,
De mon serment sacré m'a fait trahir la loi !
Pour comble de disgrace, en quittant la Syrie,
La tempête me jette aux rochers de Candie.
Retenu plus d'un mois dans ce triste séjour
A peine ai-je du Roi devancé le retour;

Et j'arrivois de Gêne aux rives de la Saone
Quand sa flotte rentroit dans les bouches du Rhône.

GABRIELLE, *à part, dans le plus grand accablement.*

Est-ce éprouver assez les cruautés du sort?...
Il veut multiplier ton trépas et ma mort!...
(*A Monlac.*)
Monlac, daigne épargner ma misere profonde!
Que veux-tu qu'à tes pleurs mon désespoir réponde?
Le sentiment s'épuise en des malheurs si grands...
Une douleur stupide absorbe tous mes sens!
Và, mon dernier moment, que cette lettre avance,
Sera marqué pour toi par ma reconnoissance!

MONLAC.

Eh! qu'ai-je à desirer? j'ai perdu mon ami.
Quand j'osai lui survivre, il fut trop obéi!
Je vous donne la mort... je la porte à son pere,
Et la trouver, moi-même, est le bien que j'espere!....
Adieu, Madame!

(*Il sort.*)

SCENE III.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE, *se jettant dans les bras d'Isaure.*

(*Après un court silence, la repoussant.*)

Isaure !... amie... Éloigne-toi !

ISAURE.

Permettez que mes soins...

GABRIELLE, *l'interrompant.*

Non, dis-je !... Laisse-moi !...
L'amitié même, hélas ! me devient importune...
Mon cœur veut être seul avec son infortune !
(*Isaure sort.*)

SCENE IV.

GABRIELLE, *seule.*

Dans ses chagrins profonds qu'il s'abîme à loisir.
Jouir de ma douleur est mon dernier plaisir !...
Elle a quelque douceur, puisqu'elle est légitime ;
Rien n'y mêlera plus l'amertume du crime !...

Rien ne pourra troubler, par de lâches desirs,
Mes regrets innocens et mes justes soupirs !...
Dieu ! permets-tu sa mort pour épurer ma flamme,
Et n'a t-il qu'à ce prix pu vivre dans mon ame ?...
Cher Raoul ! en mourant, tu m'envoyois ton cœur !
J'en ai frémi !... Je sens qu'il manque à ma douleur !
Croyant te voir en lui, te parler et t'entendre,
J'épancherois mon ame avec ce cœur si tendre !
Bientôt elle pourroit, libre de tout lien,
En sortant de mon cœur s'arrêter sur le tien !...
Le Ciel me prive encor de ce plaisir funeste,
Et de toi désormais c'est-là tout ce qui reste !...

(*En regardant le billet.*)

Relisons ce billet, ce garant de ta foi !...
Que ce gage sacré me tienne lieu de toi.
J'y recueille ton ame : à ton heure derniere,
L'amour sur cet écrit la porta toute entiere !

(*Elle se remet à lire le billet.*)

SCENE V.

FAYEL, ISAURE, GABRIELLE.

FAYEL, *à Isaure, qui paroît avec lui, et veut l'empêcher d'entrer.*

Tu m'arrêtes en vain ! Sors.

(*Isaure s'éloigne.*)

SCENE VI.

FAYEL, GABRIELLE.

FAYEL, *à part.*

Que puis-je penser?

GABRIELLE, *à part, cessant de lire, pour pleurer, sans voir d'abord Fayel.*

Ah! retenons mes pleurs; ils vont tout effacer!

FAYEL, *à part, en s'approchant de Gabrielle.*

Que lit-elle?

GABRIELLE, *à part, appercevant Fayel.*

Grand Dieu!

FAYEL, *se jettant sur la lettre, et la lui arrachant.*

Donnez, donnez, parjure!...
Il est tems d'éclairer ta honte et mon injure!...
(Parcourant la lettre d'un coup-d'œil.)
C'est le seing de Coucy!... C'est ton arrêt fatal!
Tu me fais annoncer la mort de mon rival;
Il respire, il t'écrit!... L'ardeur qui vous anime,
Par des détours si bas, concerte encor le crime?
Tremble! tu vas périr!

GABRIELLE, *avec la plus grande tranquillité.*

Lisez, et rougissez!

FAYEL, *déconcerté.*

Comment! quel calme!... Eh! quoi, mes transports insensés...

Puissé-je avoir bientôt à me punir, moi-même !...
(*Il lit le billet rapidement, et bas.*) (*Après avoir lu.*)
C'est l'adieu de Raoul à son heure suprême...
(*Avec joie.*)
Ce gage de sa mort...

GABRIELLE, *l'interrompant, en voyant sa joie.*
Est bien doux à vos yeux ?

FAYEL, *redevenant sombre.*
Un amant adoré fait seul de tels adieux !

GABRIELLE.
Oui, je l'aimois, Seigneur, et j'ai dû vous le taire,
Quand j'ai craint, pour vous deux, cet aveu trop sincere.
Allié de mon Roi, fils des braves Coucy,
Digne, en tout, de ma main et du sang des Vergy,
Ce Héros me fut cher, dès l'âge le plus tendre;
Mon cœur à tous ses droits fut contraint de se rendre.
Si ma mere eût vécu, Vergy, dans son courroux,
Ne m'auroit fait jamais accepter d'autre époux.
Mais, par un ordre affreux, à l'autel appelée,
A de vains intérêts en esclave immolée,
Du pouvoir paternel je subis la rigueur.
Il fallut, par serment, renoncer au bonheur !
Traînant loin de Raoul ma chaîne infortunée,
A ne le voir jamais je m'étois condamnée !
Il paya de ses jours ses vœux sacrifiés !...
(*Montrant la lettre que tient Fayel.*)
Voilà ce qui m'en reste... et vous me l'enviez !...

J'ai combattu, deux ans, cette invincible flamme,
Ce sentiment, la vie et l'ame de mon ame.
Sans vous, la vertu même approuvoit ses transports!
J'ai connu, par vous seul, la honte des remords!
Osez me reprocher un penchant légitime,
Qui devient mon supplice, et ne fut point mon crime!
Je devois vous garder, et vous gardois ma foi;
Mais l'instinct de mon cœur dépendoit-il de moi?
Je dis plus. Au milieu des tourmens que j'endure,
Me suis-je, devant vous, permis un seul murmure?
Ah! c'est mon pere encor qu'ici j'ose accuser.
De ma main, sans mon cœur, il voulut disposer;
C'est lui qui perd, enfin, par sa rigueur extrême,
Raoul, sa fille, vous, et, peut-être, lui-même.
Son refus pour vous seul eût été douloureux;
Mais m'unissant à vous il fit trois malheureux!...

(*A part.*)

Dieu! par ses seuls regrets daigne punir mon pere!
Des enfans immolés que je sois la derniere!

FAYEL, *voulant se jetter aux pieds de Gabrielle.*

Qu'ai-je fait?... Je m'abhorre, et tombe à vos genoux!...

(*Gabrielle le retient.*)

Ah! l'amour qu'on dédaigne a droit d'être jaloux...
Mais quel supplice affreux, moi-même, je m'impose!
Je sens deux fois tes maux, quand c'est moi qui les cause!...
Né fougueux, violent, extrême en tous mes vœux,
Je ne puis gouverner mes sens impétueux;

Et depuis que l'amour, sans rapprocher nos ames,
Dans mon cœur, tout de feu, répand encor ses flammes,
Fayel est vers vous seule emporté loin de soi.
Ma funeste existence est plus en vous qu'en moi!
Mes jours, si vous m'aimiez, seroient purs et tranquilles.
Hélas! qu'aux cœurs heureux les vertus sont faciles!...

(Avec un peu de joie.)

Je crois qu'enfin le Ciel, qui nous unit tous deux,
T'enleve mon rival pour mieux serrer nos nœuds!
Il détruit l'aliment de ta flamme funeste;
Il veut que, sans combats, la victoire te reste.
Ton joug est désormais plus léger et plus doux!
Remplis ton seul devoir, regne sur ton époux!
Inspire-moi ton ame et si pure et si tendre!
Sur tout ce qui t'approche elle sait se répandre!
A tes rares vertus Raoul dut sa grandeur:
Rends-moi tel qu'il étoit, pour mériter ton cœur!...

(Très-vivement.)

Arbitre de mon sort, maîtresse de ma vie,
Tu vas de mes destins répondre à ma Patrie.
Sur les pas des Héros j'ai su me signaler;
Soutenu par ta voix, je puis les égaler!
Tu m'as fait imiter ta noble bienfaisance;
Je veux la surpasser. Ah! vois, pour l'indigence,
Pour mon Peuple épuisé, tous mes trésors s'ouvrir;
Je ferai des heureux: ce sera m'enrichir!...

(Tendrement.)

Mais, promets-moi, du moins, qu'une cendre insensible

Ne rendra plus ton ame à mes soins inflexible ;
Que tu vivras pour moi ! que, respectant tes jours,
Ta douleur cessera d'en corrompre le cours !

GABRIELLE, *le regardant avec douceur.*

Eh ! contre tant d'amour mon cœur put se défendre !....
Je le sens pénétré d'une plainte si tendre !
Vous qui me demandez des leçons de vertus
Vous en offrez l'exemple à mes esprits confus.
Ah ! combien devant vous il faut que je rougisse !
Commandez, je vous dois le plus grand sacrifice !...

(*A part.*)

Ciel ! le puis-je achever et détruire, en un jour,
Le sentiment profond du plus constant amour ?...

(*A Fayel.*)

Je vous offense encor.... Mais pourriez-vous me croire
Si je vantois déja cette prompte victoire ?
Daignez attendre tout du tems, de mes efforts,
Du droit de vos vertus, du pouvoir des remords !...
J'ai honte de n'oser promettre davantage !
De ma sincérité cette crainte est le gage....

(*Avec fermeté.*)

Seigneur, ne gardons rien qui puisse entretenir
La dangereuse erreur d'un fatal souvenir.
Monlac va vous jurer qu'il n'a pu me remettre
Le don cher et cruel qu'annonce cette lettre....
Sur-tout, à mes regards ne la montrez jamais,
Et ne me nommez point le Héros que j'aimois !...
Je sais que ce n'est plus vous rendre un digne hommage,

Malgré l'appât flatteur d'une odieuse histoire,
Mes doutes obstinés refusoient de la croire !....
(*Reprenant la lettre, avec fureur, des mains d'Albéric, après qu'il l'a lue.*)
Eh ! bien, vante-moi donc leur candeur et leur foi !

ALBÉRIC.

Je reste confondu ! Raoul est près du Roi.
Ils sortoient de Dijon. Philippe, à son passage,
Veut, aux murs de Vergy, recevoir votre hommage.
D'Armance en vains discours ne s'est pas étendu ;
Ignorant le faux bruit par Monlac répandu,
De l'objet de votre ordre instruit par ses yeux même,
Pour hâter son retour, son zele étoit extrême....
Mais Raoul, un Héros !... Il faudroit éclaircir....

FAYEL, *l'interrompant.*

Lui-même, cette fois, m'apprend à le punir !....
Oui, son billet infâme et m'inspire et me guide !...
Allons plonger ce fer au sein de la perfide ;
Et courons aussi-tôt offrir son cœur fumant
Aux yeux épouvantés de son indigne amant !
(*Il fait quelques pas pour sortir.*)

ALBÉRIC.

Seigneur....

FAYEL, *s'arrêtant, à part.*

Pourquoi frémir ?... Elle est la plus coupable,
C'est elle qui verra ce spectacle effroyable !....
(*Avec une joie amere.*)
Que le cœur de Raoul soit percé le premier !...
J'apporterai ce don, qu'il feignoit d'envoyer !...

Au milieu de la Cour, sous les yeux de son maître,
En montrant cet écrit, je vais frapper le traître !

ALBÉRIC.

Ah ! daignez....

FAYEL, *l'interrompant.*

Je voudrois de leur sang odieux
Les abreuvér l'un l'autre, et moi-même après eux !

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

RAOUL DE COUCY, *sous l'habit et l'armure d'un Ecuyer;* UN OFFICIER *de Fayel.*

COUCY.

VA, sers un inconnu que son bonheur t'adresse.
C'est Rhétel qui m'envoie auprès de la Comtesse.
Du sang qui les unit je dois chérir les nœuds.
Je viens chargé de soins importans pour tous deux.
(L'Officier sort.)

SCENE II.

COUCY, *seul.*

RESPIRE enfin, Raoul, dans des lieux qu'elle habite !...
Tous mes sens sont émus d'une ivresse subite !...
(Considérant le lieu où il se trouve.)
Voilà de notre amour les premiers monumens....
Ces murs, témoins chéris des plus purs sentimens !...
Que de doux souvenirs dont le charme suprême

A qui n'est plus heureux tient lieu du bonheur même !..
Je gémis !... Gabrielle, en d'autres tems, hélas !
Près de te voir ici, je ne gémissois pas !
Là, même avant nos yeux, nos ames se chercherent ;
Dans nos premiers regards elles se rencontrerent.
Là, vingt fois, en secret, sortant des champs d'honneur,
Ta main ceignit mon front des lauriers du vainqueur.
Lorsqu'au prix de mon sang je vengeai tes injures,
Tes pleurs, dans ce Palais, ont lavé mes blessures.
Ton ame fugitive et prête à s'exhaler,
Par mes derniers adieux s'y sentit rappeler.
Enfin, malgré la mort, mon cœur venoit s'y rendre,
Et, pour être avec toi, survivoit à ma cendre !...
Trop ingrate Fayel, quels droits j'ose attester !...
Fayel !... Est-ce le nom que tu devrois porter ?
Sous un joug odieux, séchant dans l'amertume,
La langueur du trépas lentement te consume....
Et mes jours, presqu'éteints, ont pu se ralumer !...
Ne meurs point pour l'amour... vis plutôt sans m'aimer....
Sans m'aimer !... Quel espoir !... Ah ! je fuirai ta vue ;
Que pour un seul moment elle me soit rendue !
Je ne puis accorder mon bonheur et le tien :
Juge combien je t'aime ! oui, je renonce au mien !

SCENE III.

MONLAC, COUCY.

MONLAC, *à part, sans reconnoître d'abord Coucy.*

POURQUOI me retenir et m'observer sans cesse?
Quel ami de Rhétel cherche à voir la Comtesse?...
(*A Coucy, qui est détourné, et dont il ne voit pas les traits.*)
Est-ce vous?

COUCY, *appercevant, et reconnoissant Monlac.*

Toi, Monlac, encor dans ce séjour?
Aurois-tu donc appris que je revois le jour?

MONLAC, *immobile d'étonnement, à part.*

Ses traits.... sa voix.... Mon maître!.... O céleste clémence!
Il vit! tu veux encor le bonheur de la France!...
(*Il se jette dans les bras de Coucy, qui les lui tendoit.*)
Par quel miracle, enfin, nous êtes vous rendu?
Le Ciel, le juste Ciel en doit à la vertu!

COUCY.

O mon ami! connois quel destin nous rassemble....
Mais dis-moi, le premier, les raisons....

MONLAC, *l'interrompant.*

Ah! je tremble.
Songez que, pour vos jours, tout est à craindre ici.
Le soupçonneux Fayel...

COUCY, *l'interrompant, à son tour.*

Est aux murs de Vergy.
Je ne crains rien pour moi. C'est pour sa digne épouse,
Que j'ai dû redouter sa cruauté jalouse.
Si, dépouillant la pourpre et l'or des Chevaliers,
J'emprunte les couleurs des simples Écuyers,
C'est pour elle, un moment, qu'à la honte de feindre
Mon austere candeur a daigné se contraindre;
Et j'ai choisi l'instant qu'appelé près du Roi,
Fayel porte à ses pieds les gages de sa foi
Pour venir m'acquitter d'un soin cruel et tendre,
Le seul qu'à mon amour l'honneur ne peut défendre.
Mais toi, qui te retient dans ces tristes climats?
Chez mon pere d'abord as-tu porté tes pas?
Que son ame sensible alarme ici la mienne!
Le récit de ma mort aura causé la sienne?

MONLAC.

Seigneur, il n'a point su sa perte et mon erreur.

COUCY, *à part, avec transport.*

Nature, il est encore un plaisir pour mon cœur!

MONLAC.

L'inconstance des mers a retardé mon zele.
Depuis une heure, à peine, aux mains de Gabrielle
J'ai remis ce billet, où vos tristes adieux....

COUCY, *l'interrompant.*

Des pleurs, en le lisant, ont-ils rempli ses yeux?

MONLAC.

Ah! j'ai cru cet instant le dernier de sa vie!

COUCY, *vivement.*

J'aurois dû le prévoir !... Quelle étoit ma furie !
Quels coups ce vain hommage eût portés à l'amour !...
Va la tirer d'erreur ; apprends-lui mon retour....
Mais non, c'est lui donner une mort plus certaine ;
Et d'un secours trop prompt l'imprudence inhumaine,
Arrachant le poignard, va déchirer son cœur.
Ménage habilement ce dangereux bonheur.
Sur-tout, si sa vertu redoute ma présence,
De mes feux toujours purs peins-lui bien l'innocence.
Dis que d'un Chevalier je remplis le devoir :
Dis que j'aime sans crime, et même sans espoir ;
Que je suis, en un mot, quelque ardeur qui m'inspire,
Trop digne de son cœur, pour vouloir le séduire.

(*Monlac sort.*)

SCENE IV.

COUCY, *seul.*

Moment tant souhaité, que tu me fais frémir !....
(*Appercevant, de loin, Gabrielle arriver par un côté opposé à celui par où Moncade est sorti.*)
Dieu ! la voici !... Monlac n'a pu la prévenir...
Elle marche à pas lents vers cette voûte obscure.
Je vois ses traits divins, l'honneur de la nature !
Non, jamais sa beauté, dans sa brillante fleur,
N'eut cet appas touchant de la tendre langueur,

Qu'un chagrin, que je cause, imprime à tous ses charmes !....
Mon cœur est plein de feux, mes yeux trempés de larmes....
Elle parle, écoutons.

(Il se retire sous un portique sombre.)

SCENE V.

GABRIELLE, COUCY, *caché.*

GABRIELLE, *à part, se promenant sans voir Coucy.*

Raoul ! du sein des morts,
Ton cœur me suit par-tout et brave mes remords !...
Mais Fayel est parti sans rien daigner me dire...
Cet ami de Rhétel va peut-être m'instruire...
Je l'ai cru dans ces lieux... Un désordre enchanteur,
Un doux saisissement vient charmer ma douleur !...

(Coucy paroît un peu sans qu'elle le voie.)

Toi, qui ne m'entends plus, hélas ! dès notre enfance
C'est ainsi que l'amour m'annonçoit ta présence !

COUCY, *paroissant tout-à-fait.*

C'en est trop ! approchons. Je le puis sans effroi :
Son cœur l'a prévenue ; il lui parle de moi.

GABRIELLE, *à part.*

O Ciel ! quel son de voix sorti de ce lieu sombre ?...
(Regardant du côté de Coucy.)
Quel objet ?

Mes chagrins conservoient cette empreinte si tendre
Que sur le désespoir l'amour seul sait répandre.
Ta perte, ton retour, ce prodige nouveau
D'un cœur qui se donnoit au-delà du tombeau,
Tout à mes yeux charmés te rend plus cher encore;
Plus que je ne t'aimois je sens que je t'adore!...
(*A part, avec la plus grande indignation contre elle-même.*)
(*A Coucy.*)

Que dis-je?.... Ah! malheureuse!.... Et vous, cruel! et vous,
Qui savez que je suis sous les loix d'un époux,
S'il ne vous reste plus, comme j'aime à le croire,
De projets, ni de vœux indignes de ma gloire,
Pourquoi, devant mes yeux, vous venez vous offrir?
Ingrat! de mes douleurs cherchiez-vous à jouir?
Trop sûr qu'en vous voyant mille atteintes nouvelles
Rouvriroient de mon cœur les blessures mortelles?

COUCY.

Moi, jouir de vos pleurs, ou trahir vos vertus?
Gabrielle, grand Dieu! ne me connoît donc plus?
Elle apprend de Fayel à devenir injuste!...
Va, mon cœur est encor le sanctuaire auguste
Où brûla pour toi seule un feu toujours sacré,
Aussi pur que l'objet qui l'avoit inspiré.
Née avec ma vertu, non moins durable qu'elle,
Comme mon ame, enfin, ma flamme est immortelle....
Mais sachez que je viens pour vous sacrifier
Tous les vœux... Votre aspect me fait tout oublier!
Je sens, plus que jamais, dans mes veines brûlantes,
S'irriter

S'irriter de l'amour les fureurs dévorantes....
(A part.)
Je suis près de l'objet dont je fus adoré,
O rage ! et sans espoir, je m'en vois séparé !...
(A Gabrielle)
A d'infideles nœuds votre devoir vous livre;
Au jour de votre hymen j'ai dû cesser de vivre !...
(A part, avec la plus grande fureur.)
Que ne m'écrasiez-vous, murs de Ptolémaïs,
Avec tant de Chrétiens mourans sous vos débris !
Hélas ! ces malheureux chérissoient tous la vie !
Je la hais !... c'est à moi qu'elle n'est point ravie !

GABRIELLE.

Modérez donc, cruel ! ces ardentes fureurs;
Et, par pitié pour moi, commandez à vos pleurs !...
Mais dites-moi, du moins, quel sujet vous amene,
Et qui vous a sauvé d'une mort si prochaine ?

COUCY.

Vous, Madame... oui, vous-même; et je ne dois le jour
Qu'à ces tendres vertus que m'enseigna l'amour...
Lorsque l'altier Richard, plein de ce fanatisme
Dont la férocité dégrade l'héroïsme,
Égorgeoit ses captifs, au nom de notre foi,
Je suivis vos leçons; je sauvai ceux du Roi.
Je réclamai pour eux la loi constante et pure
Que la Religion reçoit de la nature.
Ma clémence eut bientôt son prix inespéré.
Sans défense, à mon tour, aux Sarrasins livré,
Mon aspect attendrit leur cruauté sauvage;

Mon nom fut mon rempart au milieu du carnage.
Porté près du Sultan, qui prit soin de mes jours,
Je me vis prodiguer l'utile et prompt secours
De cet art qui commande à l'ame fugitive;
Art négligé par nous, que l'Arabe cultive....

(*Vivement.*)

Ranimé par ses soins, je me dis, en secret,
Que l'adieu si touchant de ce fatal billet,
Le bruit de mon trépas honoré par vos larmes,
Au bonheur de vous voir prêteroit mille charmes!
Cet espoir, ce desir, qui réchauffoit mes sens,
Rendit des végétaux les efforts plus puissans.
Enfin ce fier Sultan, que l'ignorance abhorre,
Me renvoie à mon Roi, qui me pleuroit encore.
Tant la reconnoissance a d'invincibles droits
Par qui l'humanité nous rappelle à ses loix!
Sans distinguer le culte et l'Empire où nous sommes,
L'homme chérit toujours le bienfaiteur des hommes!

GABRIELLE, *avec douleur.*

Quoi! l'Asie en Raoul vante son bienfaiteur,
En lui mon Souverain voit son libérateur,
Par-tout où le destin nous donna la victoire
Son nom est le premier qu'ait prononcé la gloire,
Et quand tout l'univers adore tes vertus,
Seule on m'a condamnée à ne t'adorer plus,
Moi, que chérit ton cœur, qui t'aimai la premiere?...

COUCY.

Ton ame m'appartient, malgré la terre entiere...
Eh! dépend-il de nous d'éteindre un si beau feu?
A-t-il pour s'allumer attendu notre aveu?

Ame de notre vie, il ne peut cesser d'être
Qu'avec les doux rapports qui dans nous l'ont fait naître.

GABRIELLE.

Dieu! quel oubli honteux égare nos esprits!
Tous les deux, à l'instant, nous en serons punis!....
(*Voulant s'éloigner.*)
Je triomphe en fuyant; je sors de ta présence...
Ne me voyez jamais : respectez ma défense.

COUCY, *la retenant.*

Arrêtez un moment! Promettez-moi, du moins,
Que vos jours conservés...

GABRIELLE, *l'interrompant vivement.*

Ah! quels funestes soins
De prolonger mon crime et l'horreur qui m'accable!
Je sens que chaque instant me rendra plus coupable!

COUCY.

Envers qui?... Vous!

GABRIELLE, *plus vivement.*

Envers un époux vertueux,
Qui donneroit son sang pour voir mes jours heureux....
Que j'aimerois sans toi.... mais dont mon injustice
Regarde les bontés comme un affreux supplice.
Sais-tu qu'à cet époux, ici même, en ce jour,
Mon devoir a promis d'oublier ton amour?

COUCY.

Quoi! Fayel a connu notre ardeur mutuelle?

GABRIELLE.

Ta lettre est dans ses mains.

COUCY.

Vous avez pu, cruelle!...

GABRIELLE, *l'interrompant.*

Eh! n'en sois point jaloux!... Va, cet écrit vainqueur,
Sans cesse, en traits de feu, se retrace en mon cœur...
(*A part.*)
Mais où m'emporte encore un souvenir trop tendre?...
(*A Coucy.*)
Pars, sauve à ma vertu l'affront de se défendre.
Tu mourois pour l'amour; va vivre pour l'honneur!

COUCY, *avec accablement.*

Eh! qu'importe la gloire à qui perd le bonheur?

GABRIELLE.

Ton Roi que tu chéris...

COUCY, *l'interrompant.*

C'est lui qui nous sépare!

GABRIELLE, *avec vivacité.*

Sans savoir nos malheurs, ingrat! il les répare.
Tu regnes dans sa Cour; ses bienfaits...

COUCY, *l'interrompant.*

Ah! sans toi
La Cour, le monde entier n'est qu'un désert pour moi!

GABRIELLE.

Tu devrois me donner l'exemple du courage!

COUCY, *toujours abattu.*

Je dois, perdant le plus, me plaindre davantage!

GABRIELLE, *toujours vivement.*

Ton ame peut, du moins, exhaler sa douleur !
Mes chagrins renfermés vont dévorer mon cœur !...
Va gémir loin de moi ; rien ne peut te contraindre.
Laisse-moi la douceur d'être la plus à plaindre...
Allez, enfin ; songez que des murs de Vergy
Fayel, en peu d'instans, peut revoler ici.
Du bruit de votre mort sa haine détrompée
A découvrir vos pas est, sans doute, occupée.
Peut-être il sait déja qu'arrivé dans ces lieux....

COUCY, *l'interrompant.*

D'Armance étoit le seul dont je craignois les yeux ;
Mais il ne m'a point vu.

GABRIELLE, *à part, en entendant du bruit, au loin.*

Quel bruit se fait entendre ?...

(*A Monlac et Isaure.*)

Voyez tous deux.

(*Isaure et Monlac sortent.*)

SCENE VII.

COUCY, GABRIELLE.

GABRIELLE.

Hélas ! s'il venoit vous surprendre !..
Eh ! comment pourriez-vous échapper à ses traits ?

SCENE VIII.

ISAURE, COUCY, GABRIELLE.

ISAURE, *à Coucy.*

SEIGNEUR, c'est Fayel même.

GABRIELLE, *à Coucy.*

Ah! fuyez, pour jamais!

COUCY, *avec fierté.*

Moi, fuir?

GABRIELLE.

Veux-tu risquer mon honneur et ma vie?

COUCY, *tendrement.*

Je sors .. A votre honneur le mien se sacrifie...
(*Il fait un pas et revient.*)
(*A Isaure.*)
Mais Monlac....

ISAURE, *l'interrompant.*

Il arrête et va tromper Fayel.
(*Coucy sort par une des coulisses du devant du Théatre.*)

SCENE IX.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE.

ALLONS cacher ma honte et mon trouble mortel !

(*Elle sort, par l'autre côté, avec Isaure.*)

SCENE X.

FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

FAYEL, *à part, en entrant, par le fond du Théatre, l'épée à la main, et regardant sortir Gabrielle.*

ELLE fuit !... Elle est seule !... Ah ! c'est Monlac, ce traître....
En osant me combattre, il a sauvé son maître....
Du moins, le téméraire est tombé sous mes coups !

ALBÉRIC, *voyant paroître Monlac, blessé, et qui marche avec peine.*

Le voici tout sanglant qui se traîne vers vous.

SCENE XI.

MONLAC, FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

MONLAC, *à Fayel.*

Seigneur, que de ma mort votre haine contente...
Raoul... est vertueux... votre épouse... innocente...
J'expire.

(Il meurt et tombe.)

FAYEL, *à part.*

(A Albéric.)

L'imposteur !... Qu'on l'ôte de mes yeux.

(Des Gardes emportent Monlac.)

SCENE XII.

FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

FAYEL, *aux Gardes qui sont restés.*

Qu'on ferme ce portique. Environnez ces lieux,
Poursuivez, découvrez, amenez son complice.

(La plus grande partie des Gardes sort.)

SCENE XIII.

FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

FAYEL, *à part.*

Que devant la parjure ici même il périsse !...
(A Albéric.)
Fais-la venir.

ALBÉRIC.

Seigneur, ce courroux violent...

FAYEL, *l'interrompant.*

Je vais me commander. Cachons ce fer sanglant...
(A part, en remettant son épée dans le fourreau.)
Tes crimes, à mes yeux, ont flétri tous tes charmes ;
Mon cœur s'est endurci par tes perfides larmes !...
Non, ni pitié, ni grace !... Ah ! mes justes fureurs
Sauront de tes forfaits surpasser les horreurs !...
(Il se promene à pas précipités)
Je veux, accumulant mes affreux sacrifices,
Voir les maux de Raoul accrus par tes supplices !
Ralentir son trépas pour prolonger le tien !
L'arracher de ton cœur, t'immoler dans le sien ;
Et, sous des flots de sang répandus par ma rage,
Éteindre mon amour et laver mon outrage !
(Il s'appuie sur une colonne.)

ALBÉRIC.

Mais de tout ce complot êtes-vous éclairci ?
Pourquoi publioient-ils le trépas de Coucy ?

FAYEL, *se relevant avec fureur.*

Que sais-je ? aux pieds du Roi dès que j'ai pu paroître,
Parmi les Courtisans ne voyant point le traître,
J'ai su qu'avec mystere on l'avoit vu partir.
J'ai jugé qu'en ces lieux il venoit me trahir,
Et, sans plus m'informer, sans vouloir rien entendre,
J'ai revolé soudain pour le pouvoir surprendre....
Le mensonge, fertile en détours si divers,
Les a tous épuisés dans ces deux cœurs pervers!
Tantôt, lorsque l'ingrate employoit la priere
Pour rester, loin de moi, dans ce lieu solitaire,
Son refus obstiné de me suivre à la Cour
De son amant ici ménageoit le retour.
Ce lâche confident, ce précurseur du crime,
(Qui dut être, en effet, ma premiere victime)
De son maître, avec art, vient devancer les pas;
Il couvre son retour du bruit de son trépas.
On me laisse ravir cette lettre odieuse,
De l'imposture encor recherche industrieuse;
Et la parjure affecte un aveu plein d'honneur
Pour pouvoir, sans danger, recevoir son vainqueur!...
Mais on ne revient point!... Il échappe à ma haine!

ALBÉRIC.

Je conçois trop, Seigneur, que toute excuse est vaine;
Leur entrevûe ici prouve assez leurs amours....
Mais pourquoi cette lettre et tous ces noirs détours?
Il faut qu'avec tant d'art cette trame tissue
Ait voilé des projets...

FAYEL, *l'interrompant.*

N'en vois-tu pas l'issue?
Monlac, dans son transport, m'alloit percer le sein!...
Son maître, en se cachant, a le même dessein;

(*Se promenant encore.*)

Et l'ingrate... Ah! souvent une épouse infidelle,
Dans le sang d'un époux plonge sa main cruelle!
Elle se lasse, enfin, d'attendre son bonheur
D'une mort, qu'en secret peut hâter sa fureur;
Et, suivant des forfaits la pente trop rapide,
Quelquefois l'adultere entraîne au parricide....

(*A part.*)

Oui, ma mort est l'objet de tes lâches amours...
Je ne puis plus t'aimer, que m'importent tes jours?...
Allons, il faut du sang à ma vengeance avide!...

(*A Albéric.*)

A mes yeux, dans l'instant, amene la perfide;
Je le veux.

(*Albéric sort.*)

SCENE XIV.

FAYEL, GARDES.

FAYEL, *à part.*

Mais, plutôt, pour se faire un effort
Je sens en ce moment mon courroux assez fort....
Que ma rage tranquille en soit plus implacable!

Imitons Gabrielle en son art détestable !
Prêtons un front serein aux plus noires fureurs ;
Et, pour que son supplice ait encor plus d'horreurs,
Laissons-lui quelque tems sa crédule alégresse,
Paroissons ignorer les piéges qu'on nous dresse.

SCENE XV.

ALBÉRIC, FAYEL, GARDES.

ALBÉRIC, *à Fayel.*

LA voici.

FAYEL, *à part, en mettant la main à son poignard, et puis s'arrêtant.*

Dieu ! commande à mon bras égaré !...

(A Albéric.)

Cours, vois si son amant va m'être enfin livré.

(A tous les Gardes.)

Je t'attends... Vous, restez sous la voûte prochaine.

(Albéric, sort, d'un côté, et les Gardes se retirent d'un autre.)

SCENE XVI.

SCENE XVI.

GABRIELLE, FAYEL.

FAYEL.

MADAME, auprès de vous mon amour me râmene.
Prêts à nous séparer, sans doute, pour long-tems,
Je viens vous confier quelques soins importans.
Vous voulez fuir la Cour, et j'y souscris, sans peine.
Seul, je suivrai Philippe aux rives de la Seine;
Puisqu'Autrey désormais a pour vous tant d'appas,
De ces lieux si chéris vous ne sortirez pas.
J'ai su près du Monarque excuser votre absence.
De vos justes raisons j'ai senti la puissance:
Votre vertu craignoit de revoir un amant,
Et doit plus que jamais le craindre en ce moment;
Car, je n'en doute pas, vous êtes informée,
Que Raoul, démentant la vaine renommée,
Vit et revient vainqueur? Jugez si, dans ce jour,
Où j'ai connu par vous sa flamme et votre amour,
J'approuve et je chéris la noble retenue
(*Avec ironie.*)
Qui fuit, si prudemment, les dangers de sa vue?
Mon cœur à des soupçons ne peut plus s'arrêter;
Je sais sur vos sermens combien je dois compter.
Vous n'abuserez point du tems de mon absence
Pour souffrir de Raoul la coupable présence,

Et si dans ce Palais il osoit pénétrer,

(*Avec menace.*)

Vous-même, à mes vengeurs il faudroit le livrer.

GABRIELLE.

Seigneur, sans mon aveu, si sa flamme indiscrette
Osoit chercher ma vue et troubler ma retraite,
Je croirois que l'honneur, l'exilant sans retour,
Et vous révélant tout, fléchiroit votre amour.

FAYEL, *impétueusement.*

Rien ne le sauveroit de ma fureur extrême !..

(*A part.*)

Je m'emporte.

GABRIELLE, *à part.*

Gardons de me trahir moi-même !

FAYEL, *plus tranquille.*

Ce nouvel Écuyer, dans ma Cour inconnu,
Au nom de votre amant est peut-être venu ?

GABRIELLE, *tremblante.*

De Raoul !... vous croiriez ?...

FAYEL, *l'interrompant.*

Que j'aime à voir ce trouble !

(*Ironiquement.*) (*Gabrielle paroît encore plus effrayée.*)

Il me rassure... Eh ! quoi, votre frayeur redouble !
Quel en est donc l'objet ?

GABRIELLE, *se remettant.*

Rien ne doit m'effrayer;
Sans mystere, en ces lieux, j'ai vu cet Écuyer.
Monlac a su, par lui, le retour de son maître.

FAYEL.

Monlac l'attend ailleurs, pour peu d'instans, peut-être.
Mais l'ami de Rhétel devroit-il se cacher?

GABRIELLE.

Il est parti.

FAYEL.

J'en doute, et je le fais chercher....
(*Amérement*)
Comme il connoît Raoul, je lui voudrois apprendre,
S'il songe à me tromper, le sort qu'il doit attendre...
(*A part, avec joie, en voyant entrer ses Gardes.*)
Il vient, j'entends du bruit...

SCENE XVII.

ALBÉRIC, GARDES, FAYEL, GABRIELLE.

FAYEL, *à Albéric.*

Eh! bien?

ALBÉRIC, *bas.*

C'est vainement
Qu'on le cherche au Palais; on croit qu'en ce moment
Dans la ville....

FAYEL, *l'interrompant.*

(*Bas.*) (*Haut, à Gabrielle.*)

J'y cours... Il faut qu'en mon absence
D'Autrey, contre le Duc, j'assure la défense :
Aux soins de mon départ mes ordres vont pourvoir ;
Mais, dans quelques instans, je pourrai vous revoir...
(*Après avoir fait quelques pas pour sortir et s'arrêtant, à part.*)
Ma flamme à son aspect, malgré moi, se ranime :
Tout prêt à la frapper j'adore ma victime !

(*Il sort avec Albéric et les Gardes.*)

SCENE XVIII.

GABRIELLE, *seule et anéantie.*

De mon accablement j'ai peine à revenir !...
Quels sont ces noirs transports qu'il sembloit retenir ?
Sauroit-il que Raoul ?...

SCENE XIX.

ISAURE, GABRIELLE.

GABRIELLE.

AH ! viens, ma chere Isaure !
Apprends quel est l'effroi, l'horreur qui me dévore.
Si j'en crois de Fayel le courroux inquiet,
Il a su de Raoul le voyage secret.
Monlac, en le quittant, a-t-il frappé ta vue ?
Et de leur entretien sait-on quelle est l'issue ?

ISAURE, *avec saisissement.*

Madame, la terreur est dans tous les esprits.
Sur les fronts consternés vos malheurs sont écrits.
Tout semble en ce Palais se troubler, se confondre.
Quand j'interroge à peine on ose me répondre.
Quand je nomme Monlac on me fuit en tremblant.
J'ai cru voir un Soldat cacher son bras sanglant.

GABRIELLE, *avec éclat.*

Ah ! c'en est fait. Voilà le signal du carnage :
Monlac est le premier qu'ait immolé leur rage !...
(*A part.*)
O malheureux Coucy ! qu'allez-vous devenir ?...

(*A Isaure.*)

Viens; que j'aie, avant lui, le bonheur de mourir,
Et que Fayel, enfin, dans sa haine barbare,
Rejoigne, en les perçant, ces deux cœurs qu'il sé-
pare !

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE.

Isaure, vainement tu me veux rassurer,
Dans mes sens éperdus l'espoir ne peut rentrer!
Autour de nos remparts cette garde assemblée,
Que Fayel, en partant, a même redoublée,
M'annonce que Raoul n'aura pu les franchir;
Et tant qu'il est ici puis-je ne point frémir?

ISAURE.

Dans les remparts d'Autrey quand il seroit encore,
Que craignez-vous pour lui, puisque Fayel l'ignore?
Pensez-vous, si Fayel l'eût jamais soupçonné,
Que, sans rien éclaircir, il se fût éloigné?
Votre époux, vers Paris, vient de suivre Philippe.
Qu'au moins par son départ votre effroi se dissipe!
Eh! n'avez-vous pas vu, dans ses tendres adieux,
Que le soupçon jaloux ne troubloit plus ses yeux?

GABRIELLE.

Ce honteux sentiment, soigneux de se contraindre,
Donne aux cœurs qu'il remplit l'habitude de feindre !

ISAURE.

Mais toujours de Fayel les transports enflammés
Décelent, malgré lui, ses chagrins renfermés.
Je n'ai plus retrouvé sur son visage empreinte
D'un jaloux inquiet la pénible contrainte.

GABRIELLE.

Hélas ! en un moment peut-il ainsi changer ?
C'est ce calme suspect, dans son ame étranger,
Qui redouble l'effroi dont je me sens frappée.
A m'observer, moi-même, en secret occupée,
Peut-être que mon trouble a mal jugé du sien.
D'ailleurs, avec Monlac son paisible entretien,
Le récit qu'en ont fait Albéric et d'Armance,
Sont autant de raisons contre ma défiance ;
Mais je ne pourrai voir mon tourment adouci
Qu'on ne m'ait répondu des destins de Coucy.
Vois, du moins...

ISAURE, *l'interrompant.*

Je voudrois qu'il pût encor paroître ;
Qu'un dernier entretien lui fît enfin connoître
Que vos jours exposés par un nouveau retour
Révolteroient ensemble et l'honneur et l'amour,
Qu'un Héros, un amant généreux et fidele
Doit à votre repos une absence éternelle.
Vous seule à ces raisons donneriez tout leur poids.
L'amant désespéré n'entend plus qu'une voix :

L'arrêt qui le résout à s'immoler, lui même,
Doit être prononcé par la bouche qu'il aime.

GABRIELLE.

Non, ce n'est pas de moi qu'il le doit recevoir.
Épargne moi plutôt le danger de le voir.
Que, depuis ce matin, son aspect m'épouvante!
O terrible réveil d'une ardeur si puissante!
Isaure, ce n'est plus cette douce langueur
Qui nourrissoit ensemble et consumoit mon cœur;
C'est un feu dévorant, que rien ne peut contraindre,
Irrité des efforts que j'ai faits pour l'éteindre:
C'est lui qui me soutient, et son fatal poison
A ranimé mes sens, en troublant ma raison.
Si je pouvois bannir Raoul de ma mémoire....
Je sens que j'en mourrois, en pleurant ma victoire!...
Je maudis les vertus que je veux embrasser;
Je déteste mon crime, et n'y puis renoncer!

ISAURE.

Ah! revenez à vous; ces honteuses alarmes....

GABRIELLE, *l'interrompant.*

Que ne puis-je effacer, par de plus dignes larmes,
La honte de ces pleurs que je verse en ton sein!
Ah! remplis, par pitié, ton devoir inhumain!
Ose, avec dureté, me reprocher mon crime:
Dis-moi que ton amie a perdu ton estime;
Redouble, aigris ma honte afin de me guérir.
On revient d'une erreur à force d'en rougir.
Va, s'il est dans ces lieux, porte à ce cœur fidele
D'un éternel exil la sentence mortelle....

Mais adoucis les traits dont il faut l'accabler.
Hélas ! en le frappant, cherche à le consoler.
Dis-lui que ses malheurs font toute ma souffrance,
Dis-lui que j'ordonnois... et pleurois son absence !...
Quel emploi je te donne !... Ah ! la seule amitié
Sait joindre le courage à la tendre pitié !...
(*Appercevant Coucy.*)
Va... Le voici... Fuyons.

SCENE II.

COUCY, GABRIELLE, ISAURE.

COUCY, *à Gabrielle, en entrant par où il est sorti au commencement de l'acte précédent, et arrêtant Gabrielle, qu'il voit s'éloigner.*

Ah ! souffrez ma présence.
Cruelle ! je rougis de mon obéissance,
D'avoir fui, par votre ordre, un horrible danger,
Qu'avec vous et Monlac je reviens partager.

GABRIELLE.

Ce danger cesse, enfin. Mais l'honneur vous exile.
Fayel ignore tout ; il est parti tranquille.
Monlac, l'éblouissant de discours captieux,
Pour le mieux abuser, est sorti de ces lieux.
Au récit qu'on m'a fait j'ai dû même comprendre,
(Si l'on ne cherche pas, du moins, à me surprendre)

Que Monlac vous attend assez près de nos murs.
Allez, vous connoissez tous les sentiers obscurs...

COUCY, *l'interrompant.*

Mais, puisque nul péril ici ne vous menace,
D'un dernier entretien je demande la grace.

GABRIELLE.

Non.

COUCY.

Le plus saint devoir veut que vous m'écoutiez.

GABRIELLE, *voulant sortir.*

Il veut que je vous fuie.

COUCY, *l'arrêtant, et se jettant à ses pieds.*

Ah! je meurs à vos pieds.

GABRIELLE.

Vous m'osez retenir?

COUCY.

Oui, je l'ose, inhumaine!

GABRIELLE, *avec impétuosité.*

Téméraire! c'est-là le vrai soin qui t'amene;
De mon fatal amour tu veux m'entretenir,
De mes regrets honteux m'accabler à loisir,
M'enivrer de mon crime!... Ah! ce transport coupable
Enfin à ma vertu te rend moins redoutable.
Raoul veut devenir indigne de mon cœur;
Il faudra le haïr... c'est mon plus grand malheur!

COUCY, *la retenant encore.*

Ingrate! rougissez d'un soupçon qui m'outrage...
A vous parler encor c'est l'honneur qui m'engage...

(Elle commence à l'écouter.)

Tantôt du foible amour les plaintives douleurs,
En nous attendrissant, ont relâché nos cœurs;
La mort fut votre espoir et votre unique envie :
Je veux qu'un beau triomphe assure votre vie.
C'est moi qui la troublai, seul j'en fais le tourment;
Renoncez .. pour jamais... à ce funeste amant...

(A part.)

Ciel !... et Raoul prononce un arrêt si terrible ?...

(A Gabrielle.)

Oui, j'exige de vous ce qui m'est impossible.
Mais nos cœurs ont besoin, dans ce moment cruel,
De se prêter encore un secours mutuel.
Pour régler mon destin, c'est vous que je contemple,
Et ma vie, ou ma mort dépend de votre exemple.
Fixez, encouragez mes esprits éperdus;
L'un à l'autre, en tout tems, nous dûmes nos vertus.

GABRIELLE, *avec douceur.*

Eh ! bien, mon cher Raoul, que des chaînes si belles,
Que formoient ces vertus, soient toujours dignes d'elles !...

(Avec une véhémence qui s'échauffe par degrés.)

Les grandes passions naissent dans un grand cœur :
Qui les sent fortement sait en être vainqueur.
Le courage n'est point dans la froideur stoïque;
C'est une ame de feu qui seule est héroïque.
Je sens que notre amour ne se peut étouffer,
Mais c'est en l'épurant qu'il en faut triompher !...
Songe, en nos premiers ans, quelles rapides flâmes,
Au seul nom de vertu venoient saisir nos ames;

Comme,

Comme, leur union redoublant leur vigueur,
Toutes deux s'excitoient, se portoient vers l'honneur !
Comme l'amour, lui-même, à la gloire fidele,
Fut un flambeau de plus qui nous guida vers elle !
Tu viens de ralumer le même zele en moi;
Je vois qu'à mes discours il se réveille en toi.
Prévenons, à l'instant, dans l'ardeur qui nous presse,
Quelque lâche retour, quelque indigne foiblesse.
Profitant du transport qui vient nous émouvoir,
Promettons-nous de vivre, et de ne plus nous voir...
Tandis que, loin des Rois, je vais dans ces asyles
Consacrer tous mes jours à des vertus tranquilles;
Sur un plus grand Théatre, en triomphe porté,
Oracle de la France et de l'humanité,
Présentez aux mortels le flambeau du génie;
En éclairant le monde, honorez la Patrie.
Ami de votre maître, allez devant ses pas
Etre encor son Égide au milieu des combats;
Et, de vos grands succès m'offrant toujours l'hommage,
Quand l'amour vous viendra retracer mon image,
Alors de vos vertus me croyant le témoin,
Pour les accroître encor prenez un nouveau soin...
C'est ainsi qu'éloignant l'ombre même du crime
Notre amour deviendroit un sentiment sublime,
Et que, malgré l'hymen, le devoir et le sort,
Nous pourrions, à jamais, nous aimer sans remord !

COUCY, *à part.*

Où suis-je ?... quelle ivresse en mes sens excitée !...
Par un torrent de feu mon ame est emportée !

Que je sens de plaisirs et de tourmens divers !
Quel cœur m'avoit choisi ! quelle amante je perds !
Son excès de vertu me désole et m'enchante !...
(A Gabrielle.)
Vergy, par votre voix que la gloire est puissante !...
(A part.)
Quel est de la beauté le charme séducteur !
Qui peut contre elle-même armer un foible cœur ?...
(A Gabrielle.)
C'en est fait ; je dois compte au monde, à ma Patrie,
Des trésors dont par vous mon ame est enrichie.
Combien je serois vil de les ensevelir !
C'est votre ouvrage en moi qu'il me faut embellir.
Sûr d'être encore aimé, je renais pour vous plaire.
Je vivrai pour la France à nos deux cœurs si chere !
Pour tant d'infortunés... qui le sont moins que nous.
Je veux entendre dire à cent Héros jaloux :
« Raoul, sans nul espoir, privé de Gabrielle,
» Eut la force de vivre et d'être aussi grand qu'elle ! »

GABRIELLE.

Je reconnois Raoul ! Ce glorieux vainqueur
S'il l'eût moins mérité n'auroit pas eu mon cœur !...
Il est tems d'exercer ma constance et son zele...
(D'un ton ému.)
Allons... séparons-nous.

GOUCY, *en frémissant, et après un peu de silence.*
Mon courage chancele !

GABRIELLE, *le regardant avec fermeté.*
Non, Seigneur.

COUCY.

Pardonnez !... Prêts à se séparer,
Nos cœurs, par plus de nœuds, semblent se resserrer...
(*A part.*)
Triomphe douloureux plein d'horreurs et de charmes!

GABRIELLE.

(*A part.*)
Eh ! me coûte-t-il moins ?... Dérobons-lui mes larmes.
(*Elle s'éloigne.*)

COUCY, *la suivant.*

Ah ! je les sens tomber jusqu'au fond de mon cœur !

GABRIELLE, *s'arrêtant.*

Cher Raoul !... pour jamais... Hélas !...
(*Avec effort et vivement, en s'éloignant davantage.*)
Adieu, Seigneur !

COUCY, *s'éloignant de son côté.*

Adieu !

GABRIELLE, *à Isaure.*

Toi, va l'aider à cacher sa retraite.

(*Il sort par la coulisse par laquelle il est entré, et Isaure le suit.*)

SCENE III.

GABRIELLE, *seule.*

TA loi sévere, ô Ciel! doit être satisfaite...
Nous venons d'épuiser, dans ces combats cruels,
La constance permise à de foibles mortels!
A tes puissans secours mon ame s'abandonne:
Ta bonté met un prix aux vertus qu'elle donne.
Prends soin de ce Héros, de ses jours précieux...
L'aurois-tu ramené pour le perdre à mes yeux?...
(*Entendant un bruit éloigné.*)
Mais... j'entends retentir le signal des alarmes...
Le bruit croît, il approche; et le fracas des armes...

SCENE IV.

ISAURE, GABRIELLE.

GABRIELLE.

AH! que devient Raoul?

ISAURE.

Madame, il est perdu!

GABRIELLE, *à part, voyant paroître Fayel et Coucy se combattant.*

Que vois-je?

SCENE V.

FAYEL, COUCY, ALBÉRIC, GARDES, GABRIELLE, ISAURE.

FAYEL, *à Coucy, qui se débat contre lui et ses Gardes, et en lui voulant faire rendre son épée.*

RENDS ce fer !

COUCY.

Tu ne m'as point vaincu !
Je brave encor le nombre !

(*Son épée tombe de sa main, et Albéric s'en saisit.*).

FAYEL, *à Albéric.*

Albéric, qu'on l'enchaîne....

(*Albéric met Coucy aux fers.*)

(*A Coucy.*)

Va, tout étoit prévu : la résistance est vaine !...

(*A quelques-uns des Gardes.*) (*A Coucy et à Gabrielle.*)

Vous, ouvrez ce portique... Et vous, vils scélérats,
Voyez votre complice immolé par mon bras.

(*On leur montre, dans la coulisse, Monlac mort.*)

GABRIELLE, *à part.*

Ciel !

COUCY, *à part.*

Monlac égorgé !

GABRIELLE, *à Isaure.*

Que n'as-tu pu me croire !

COUCY, *à part, allant vers le corps de Monlac.*

(A Fayel.)

O mon ami !... Jouis de ta lâche victoire,
Monstre !

FAYEL, *tranquillement, en lui montrant Gabrielle.*

Voilà l'essai des châtimens affreux
Que mon juste courroux vous réserve, à tous deux....

(Avec fureur)

Traître ! tu prétendois voiler ta perfidie,
Comme en ce jour de crime où, partant pour l'Asie,
Ton amour insolent vint ici m'outrager ;
Mais toi-même as pressé l'instant de me venger !
Tantôt, à mon retour, ma recherche inutile
M'a fait voir qu'en secret retiré dans la ville,
Tu paroîtrois bientôt au bruit de mon départ,
Et moi, qui dédaignois les souplesses de l'art,
Jusqu'à feindre à mon tour il m'a fallu descendre.
Te voilà dans le piége où tu m'as cru surprendre ;
Et que vos noirs complots, vos infâmes détours
Tendoient à mon honneur, et peut-être à mes jours...

(Il le prend par la main et le traîne vers Gabrielle.)

Viens, que ton sang sur elle à l'instant rejaillisse !...

(A Gabrielle.)

Malheureuse ! sa mort commence ton supplice !

(Il veut percer Coucy de son épée.)

GABRIELLE, *se jettant sur Fayel.*

Arrêtez !

ALBÉRIC, *à Fayel, en l'arrêtant aussi.*

Ah ! Seigneur !

COUCY, *à Fayel.*

Ah ! tigre furieux !
Frappe !... Je meurs content, si je meurs à ses yeux !
Mais ne fais point outrage à ses vertus sublimes !
Faut-il, pour m'immoler, lui supposer des crimes ?
Qui ? nous ! contre tes jours tramer quelque dessein !...
Sans doute, quand tes feux m'alloient ravir sa main,
Si de ce coup fatal j'avois eu connoissance
Tu m'aurois vu bientôt, armé par la vengeance,
Même aux yeux de son pere, osant te défier,
L'obtenir, ou la perdre en digne Chevalier.
Mais toi, pour m'égorger, sans armes, sans défense,
De forfaits inventés tu noircis ma vaillance !
Eh ! bien, vil imposteur ! j'ose te démentir.
Devant la France entiere, avant que de mourir,
Je déclare innocens Monlac, moi, Gabrielle...
Tu n'es plus son époux ; tu t'es armé contre elle.
La loi des Chevaliers, que trahit ta fureur,
A sa gloire, à ma mort, promet plus d'un vengeur !

FAYEL.

La loi des Chevaliers ? c'est moi qui la réclame !
Je respecte ton titre, en méprisant ton ame...
(*A ses Gardes.*) (*A Coucy.*)
Qu'on lui donne une armure.... Allons au champ d'honneur :
Ma justice y remet son glaive à ma valeur.
Je pourrois te punir ; j'en ai le droit, sans doute.
Tu croirois, en mourant, que Fayel te redoute.

Non, François, comme toi, l'honneur de me venger
M'offre un plaisir de plus à l'aspect du danger.

(*Albéric ôte les fers de Coucy, et des Gardes lui donnent des armes.*)

COUCY, *montrant Gabrielle.*

Ah! ton cœur une fois s'est montré digne d'elle!...
Marchons.

GABRIELLE, *se mettant entr'eux.*

Qu'allez-vous faire? eh! quelle horreur nouvelle!...

(*A Coucy.*)

Téméraire! arrêtez... Qui? vous! barbare! vous!
Plonger vos bras sanglans au sein de mon époux!
Vous, charger ma vertu d'un affreux parricide?
Je maudis et l'amour et l'espoir qui vous guide.
Votre abord en ces lieux m'apportoit le trépas
Vous deviez le prévoir... et je ne m'en plains pas!
Vous hasardiez vos jours en exposant ma vie.
Mais que votre imprudence et la mienne s'expie;

(*Montrant Fayel.*)

Et, si nous ne pouvons détromper son courroux,
C'est à vous de mourir, puisque je meurs pour vous....

(*A Fayel.*)

Vous, Seigneur, écoutez...

FAYEL, *l'interrompant, avec la derniere violence.*

Que pourrois-tu me dire
Qui de ton lâche amour ne servît à m'instruire?
A mes yeux, malgré toi, perçant de toutes parts,
Tu m'en rends le témoin; il parle en tes regards.
Dans tes moindres discours mon déshonneur s'imprime...

(*Montrant Coucy.*)

Il t'aime, il est aimé ! voilà ton double crime !...
Ah ! tu portes la mort et l'enfer dans mon cœur !...

(*Montrant Coucy.*)

Tu mourras avec moi... quand il seroit vainqueur !...

(*Aux Gardes, en leur montrant Gabrielle.*)

Soldats, loin de mes yeux, entraînez l'infidelle.
Sur l'ordre d'Albéric vous disposerez d'elle.

(*Des Gardes entraînent Gabrielle.*)

COUCY, *aux Gardes.*

Barbares ! de ses jours vous répondrez au Roi !

FAYEL, *aux Gardes.*

Seul, je réponds pour vous ; n'obéissez qu'à moi !...

(*A Coucy, en le prenant par la main.*)

Viens assouvir la soif qui tous deux nous dévore,
L'ardente soif du sang d'un rival qu'on abhorre !...

(*A Gabrielle.*)

Ingrate ! puissions-nous l'un par l'autre périr !...
Que tout ce qui t'aima se puisse anéantir !

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

(*Le Théatre représente un cachot où l'on voit une table de pierre et deux siéges. La table est en partie cachée par un pilier.*)

SCENE PREMIERE.

GABRIELLE, *seule, assise près de la table, sur laquelle il y a une lampe.*

AH ! que ma derniere heure est douloureuse et lente !...
(*Considérant le cachot où elle se trouve.*)
Voici donc mon sépulchre !... On m'y plonge vivante !
O suprême justice ! après tant de rigueur,
Daignez juger vous-même entre vous et mon cœur.
Hélas ! un cœur sensible est un présent céleste,
Pourquoi de tous vos dons est-il le plus funeste ?
Tant de traits, dont le mien s'est senti déchirer,
Quel crime volontaire a pu les attirer ?
Est-il, dans l'univers, une ame infortunée
Qui voyant mes malheurs plaignît sa destinée ?...
Mais on ne m'apprend rien de ce combat cruel.
Ou vainqueur, ou vaincu, je crains tout de Fayel;

Sans doute il me réserve à quelque horreur secrete....

(*Avec vivacité.*)

Raoul est en danger et mon sort m'inquiete....
Raoul, les Sarrasins ont épuisé ton flanc ;
Comment défendrois-tu les restes de ton sang ?
De tes bras affoiblis à peine as-tu l'usage,
Tes languissantes mains vont trahir ton coûrage !...
Que fais-je ? O mon époux ! pleine d'un lâche effroi,
Mon ame formeroit quelques vœux contre toi !....

(*Elle se leve.*)

Non, fais-moi périr seule ; et par mes justes peines,
Taris, avec mon sang, la source de vos haines.
Gardez tous deux vos coups aux rivaux des François ;
Laissez ce faux honneur, le pere des forfaits.
Eh ! pour qui bravez-vous l'humanité trahie ?
Est-ce à moi de coûter un fils à la Patrie ?...

(*Voyant paroître Albéric.*)

On m'apporte la mort, mes destins sont trop doux!

SCENE II.

ALBÉRIC, *suivi de deux Gardes;* GABRIELLE.

GABRIELLE, *à Albéric, en hésitant.*

Eh! bien? Fayel, Raoul?...

ALBÉRIC.

Vous n'avez plus d'époux.

GABRIELLE, *à part.*

Grand Dieu!

ALBÉRIC.

Près de la Tour que sa crainte cruelle,
Pour mieux veiller sur vous, confioit à mon zele,
J'ai vu ce long combat, où la seule fureur,
Madame, a remplacé l'adresse et la valeur.
Deux guerriers n'ont jamais, dans un champ de carnage,
Laissé tant de débris témoins de leur courage.
Leurs lances dans les airs ont volé par éclats.
Les glaives fracassés sont semés sous leurs pas.
De cent coups redoublés les casques retentissent.
Des boucliers rompus mille éclairs rejaillissent:
Mais, par un coup plus sûr mortellement percé,
J'ai vu de son coursier votre époux renversé,
Et Raoul, triomphant sur la sanglante arène,
S'élancer vers ces lieux pour briser votre chaîne.

GABRIELLE,

GABRIELLE, *avec véhémence.*

Courez, contre Raoul, défendre ce Palais ;
Je m'immole à ses yeux s'il y rentre jamais !

(*Albéric sort, avec quelques Gardes, et en laissant deux à la porte.*)

SCENE III.

GABRIELLE, DEUX GARDES.

GABRIELLE, *à part.*

Cruel ! dans ces climats conduit par la vengeance,
Voilà de ton retour l'objet et l'espérance !
Et pendant ce combat peut-être la terreur
A parlé pour toi seul dans le fond de mon cœur...
Peut-être, d'un époux trahissant la mémoire,
Je ne vois que tes jours sauvés par ta victoire !...

(*Avec un sombre accablement.*)

O malheureux Fayel ! ô crime ! affreux remord !
Pour prix de ton amour, j'ai pu causer ta mort !
Je suis donc parricide ?... Ah ! son ombre plaintive
Poursuivra, l'œil en feu, son épouse craintive ;
Jusques dans les enfers il sera mon bourreau !...

(*Avec éclat.*)

Anéantis, grand Dieu ! dans la nuit du tombeau

Cette coupable, hélas! que ta haine a formée
Pour percer, en tout tèms, les cœurs qui l'ont aimée.
(*Voyant Fayel qu'on apporte blessé.*)
Mais quel spectacle horrible effraie encor mes yeux?
Mon époux expirant qu'on apporte en ces lieux!

SCENE IV.

FAYEL, ALBÉRIC, GABRIELLE, GARDES, *avec des flambeaux.*

GABRIELLE, *à Fayel.*

PUNISSEZ-MOI, Seigneur; votre mort est mon crime.

FAYEL, *blessé, soutenu par des Soldats, et le corps entouré d'une écharpe.*

(*Aux Gardes, en montrant Gabrielle.*)

Tu seras satisfaite... Éloignez ma victime.
Que mes ordres vengeurs soient promptement suivis.
Vous la ramenerez quand ils seront remplis.

GABRIELLE, *qu'on emmene.*

Ah! je vois vos malheurs, voilà mes vrais supplices!

SCENE V.

FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

FAYEL, *à part, en s'asseyant près de la table.*

Je t'en réserve encor, dont je fais mes délices !...
C'est le soin qui m'amene en ces murs ténébreux.

ALBÉRIC.

Eh ! quoi, blessé d'un coup, peut-être dangereux...

FAYEL, *l'interrompant.*

Raoul ne m'a porté qu'une atteinte peu sûre ;
Il se croyoit vainqueur en voyant ma blessure.
Relevé par d'Armance et prompt à me venger,
Au sein de mon rival mon bras s'est pu plonger.
Nous mourons satisfaits, teints du sang l'un de l'autre....
(*A part.*)
Perfide ! ton trépas suivra de près le nôtre !

ALBÉRIC.

Calmez ce noir courroux ! Je vous ai dit, Seigneur,
Qu'au bruit de votre mort Gabrielle en fureur,
Et maudissant Raoul...

FAYEL, *l'interrompant.*

Est-elle moins coupable ?
Leurs secrets entretiens et leur fourbe exécrable....

Par le sang de Raoul leur forfait est écrit.
Le Ciel fut notre Juge et le Ciel le punit...

(*Aux Gardes.*)

Soldats, cachez sa mort : je veux que la cruelle,
En croyant qu'il triomphe, ait son cœur devant elle.

(*Un Soldat sort pour porter cet ordre.*)

SCENE VI.

FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

ALBÉRIC, *à Fayel.*

Mais votre sang versé...

FAYEL, *l'interrompant.*

Les restes de ce sang,
Par la rage alumés, bouillonnent dans mon flanc!
Il semble que soudain, de mon cœur élancées,
Des flammes ont rempli mes veines épuisées!...
Va, je ne mourrai pas de ce coup incertain;
Quand je serai vengé, je mourrai de ma main.

ALBÉRIC.

Quel projet! Ah! vivez...

FAYEL, *l'interrompant.*

Je déteste la vie.
Il n'est plus au pouvoir de ce cœur en furie,
Qui cherche le trépas, mais qui veut le donner,
De survivre à l'ingrate, ou de lui pardonner!...

(*A part.*)

Si le trône du monde eût été mon partage
Je ne l'aurois aimé que pour t'en faire hommage....
Je te donne, en pleurant, la mort que je te doi !...
Que puis-je pour l'amour ?... M'immoler après toi...

(*A Albéric.*)

Albéric, quand l'amour s'empara de mon ame,
Je prévis cette fin de ma funeste flamme.
Je ne sais quel effroi, quelle sombre douleur
Vint troubler les transports de ma naissante ardeur.
Un noir pressentiment, une horreur inouie
M'annonça dans l'amour le malheur de ma vie.

SCENE VII.

UN GARDE, *apportant un vase couvert et une lettre, qu'il pose sur la table;* FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

FAYEL, *à part, voyant le vase et la lettre.*

Tout est prêt... Repaissons mes yeux de ses tourmens....
J'en contemple à loisir les premiers instrumens !...

(*Il prend la lettre et la montre à Albéric.*)

Reconnois le billet, où leur lâche imposture
M'enseigna l'art cruel de venger mon injure...

(*Mettant la main sur le vase.*)
Tu recevras ce don par Raoul inventé....
Ce don devient affreux par mes mains présenté !...
(*Découvrant le vase.*)
Sur ce cœur tout sanglant qu'ici ton cœur gémisse !...
(*Le recouvrant.*)
L'objet de ton amour en sera le supplice!

ALBÉRIC.

Quoi !...

FAYEL, *l'interrompant.*

Quel plaisir pour moi quand son œil égaré,
S'arrêtant sur le cœur qui me fut préféré,
Verra, pour châtiment, ce gage de ses crimes !
Je mourrai triomphant près de mes deux victimes....
(*Voyant paroître Gabrielle et frémissant à sa vue.*)
Elle vient.

SCENE VIII.

GABRIELLE, FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

GABRIELLE, *à Fayel.*

TERMINEZ l'horreur où je me vois !
L'attente de la mort fait mourir mille fois !

FAYEL.

T'a-t-on dit que Raoul, pour fruit de sa victoire,
De t'enlever d'ici recherche encor la gloire?

Qu'après m'avoir, pour toi, percé du coup mortel,
Pour forcer ta prison il n'attend que Rhétel ?

GABRIELLE.

Frappez, et prévenez sa coupable espérance !

FAYEL, *lui donnant le billet.*

(*Lui montrant le vase.*)

Tiens, voilà ton arrêt... Et voici ma vengeance.
Prends... Juge si Raoul doit encor m'alarmer !

(*En allant prendre le vase, qu'elle croit rempli de poison, elle jette un regard tendre sur Fayel, et il la retient.*)

(*A part.*)

Arrête !... Son regard vient de me désarmer...
Il faut craindre ses pleurs, son désespoir extrême,
Et détourner les yeux en frappant ce qu'on aime !...
Ma fureur est au comble.... et mon amour plus fort.
Oui, je veux qu'elle meure... Et ne puis voir sa mort.
Sortons.

(*Il sort. Albéric et les Gardes le suivent, en emportant les flambeaux, et il ne reste qu'une lampe pour toute lumiere.*)

SCENE IX.

GABRIELLE, *seule, tenant encore la lettre.*

QUE je le plains !... Mais l'écrit qu'il me laisse....

(*Regardant le billet, et reconnoissant que c'est celui de Coucy.*)

Hélas ! traçant ces mots si chers à ma tendresse,
Raoul ne croyoit pas vivre encore après moi...

(*Elle lit.*)

« Mon cœur est plus heureux, il reste auprès de
» toi.... »

(*Elle pose la lettre sur la table.*)

Allons... Voici la fin de mon affreux supplice ;

(*Elle regarde le vase couvert.*)

Et des dons de Fayel le seul que je chérisse.
Mon cœur vers ce poison s'élance avec transport !...

(*Elle s'approche de la table, met la lettre dessus et pose la main sur le vase.*)

Raoul, tu me survis ! je dois bénir mon sort !...

(*Elle découvre le vase, et jette un cri terrible.*)

Ciel !... un cœur tout sanglant ! ô noirceur effroyable !...

(*D'une voix sourde et brisée.*)

Ah ! Raoul ! C'en est fait.

(*Elle tombe sur un siége. Il est nécessaire d'observer encore que le vase est fait de maniere que le Spectateur ne voit rien.*)

SCENE X.

ISAURE, GABRIELLE.

ISAURE, *parlant aux Gardes qui sont à la porte en-dehors.*

Vous la croyez coupable!
Je suis donc sa complice, et le suis sans remord!
Laissez-moi partager ses tourmens et sa mort!...
(*A Gabrielle, qui lui fait un geste sans pouvoir parler.*)
Quoi! que me montrez-vous avec tant d'épouvante?...
(*Ayant regardé le vase.*) (*A part, voyant que Gabrielle s'évanouit.*)
O crime!... Gabrielle!... Ah! je la vois mourante,
Immobile, l'œil fixe, attaché sur ce cœur,
Qui semble sur lui seul concentrer sa douleur;
Pâle, froide, insensible et comme anéantie.
Tâchons de soulever sa tête appesantie...
(*Elle lui souleve la tête, et voit qu'elle s'efforce inutilement de vouloir lui parler.*)
Elle veut me parler. Ses efforts impuissans
Ne trouvent dans son sein que des gémissemens...
C'est la mort.., oui, ce sont ses muettes alarmes,
Meurtrieres douleurs qui n'ont ni cris, ni larmes...
(*Gabrielle se leve avec une espece de convulsion.*)
Mais quels profonds sanglots, et quels transports soudains!

GABRIELLE, *égarée, à part.*

Raoul ! mon cher Raoul !...

(Elle retombe.)

ISAURE.

Permettez que mes mains

Éloignent....

(Elle veut ôter le vase.)

GABRIELLE, *à part, et arrêtant Isaure.*

Sur ton cœur, ah ! que le mien expire.

ISAURE, *recouvrant le vase, le met derriere le pilier, auquel la table est appuyée.*

De ses sens égarés déplorable délire !

GABRIELLE, *à part, regardant à l'endroit où étoit le vase, et croyant toujours le voir.*

Cher amant ! le voilà sous mes yeux éperdus
Ce cœur où je régnai, mais... où je ne suis plus !
Errante autour de lui, ton ame fugitive
Se plaint, m'appelle, attend que la mienne la suive...

(Elle se releve.)

Ce cœur auprès du mien semble se ranimer,
Dans ce vase odieux je vois ton sang fumer...

(Elle retombe.)

ISAURE.

Non, vous ne voyez plus ce triste objet d'alarmes.

GABRIELLE.

Je veux l'ensevelir dans un torrent de larmes.
Hélas ! mes yeux glacés cherchent en vain des pleurs,
Mes cris sont étouffés sous le poids des douleurs !

ISAURE.

Madame, votre pere entré dans cette ville....

GABRIELLE, *à part, et montrant toujours la place où étoit le vase, sans écouter Isaure.*

De tous les opprimés ce cœur étoit l'asyle !

ISAURE.

Reprenez vos esprits. Votre pere et Rhétel
Arrivoient à l'instant, et demandoient Fayel.
Ils vont, trop tard, hélas! détromper sa furie...
Mais pour l'amour d'un pere il faut souffrir la vie.

GABRIELLE, *à part, et, dans son égarement; croyant voir son pere.*

C'est vous, mon pere ?... Eh! bien, contemplez mes malheurs,
Ce sang, ce cœur, ces morts, cet appareil d'horreurs;
Qui plongea votre fille en cet abîme immense ?
Qui ?... L'abus de vos droits et mon obéissance.
(*Elle retombe appuyée sur la table et affaissée par la douleur.*)

ISAURE, *à part, entendant un bruit prochain, et voyant paroître Fayel.*

Quel bruit ai-je entendu ?.... C'est son barbare époux...
Éploré, chancelant, il se traîne vers nous.

SCENE XI.

FAYEL, ALBÉRIC, D'ARMANCE, GARDES, GABRIELLE, ISAURE.

ISAURE, *à Fayel.*

TIGRE! viens voir encor, dans ton infâme joie,
Sous tes coups se débattre et palpiter ta proie!

FAYEL, *à part, les cheveux épars, et dans le plus grand désordre.*

Qu'ai-je appris? Ah! cruels! laissez-moi mon erreur...
Rhétel, en m'éclairant, tu combles mon malheur!...
Elle étoit innocente! O crime irréparable!...
(*A ses Soldats.*)
Vengez-vous, vengez-la d'un monstre impitoyable!...
Je viens d'offrir au monde, au Ciel épouvanté,
Un prodige d'horreurs, par moi seul inventé!...
(*A Albéric, en tombant dans ses bras, pour se dérober à la vue de Gabrielle.*)
Mais parle... Je ne puis lever les yeux sur elle.
Respire-t-elle encore?

ALBÉRIC.

Oui, Seigneur.

FAYEL, *d'une voix foible, à Gabrielle, en s'approchant d'elle.*

Gabrielle!

GABRIELLE, *toujours égarée, lui jettant un coup-d'œil, sans le voir, et le prenant pour son pere.*

Mon pere!.... approchez-vous.... Ouvrez-moi donc
vos bras...

(Fayel lui tend les bras, et elle s'y jette.)

J'y meurs digne de vous, et vous n'en doutez pas!
J'immolois mon amant à l'époux qui me tue!...
Mais empêchez Fayel de venir à ma vue
Compter tous les degrés de mes affreux tourmens,
Insulter et sourire à mes derniers momens!

FAYEL, *désespéré.*

Non, je viens implorer le plus cruel supplice!

GABRIELLE, *à part, le reconnoissant, à la voix, et se rejettant sur la table, avec un cri d'horreur.*

Ah!... je meurs!

FAYEL, *lui présentant son épée.*

Prends ce fer... Que ta main me punisse.
Qu'il déchire mon cœur, par la douleur brisé,
Dévoré de remords, par la honte écrasé!
Mes yeux, avec terreur, ont vu ton innocence!....
C'est à mon désespoir à remplir ta vengeance.

(Il veut se tuer.)

ALBÉRIC, *le désarmant.*

Seigneur, que faites-vous?

FAYEL.

Rendez-moi, par pitié,
Ce fer, le seul secours que me doit l'amitié!...

(Il tombe aux pieds de Gabrielle.)

Ah ! j'expire à ses pieds... Amis, qu'un seul tombeau

(Désignant le cœur de Coucy.)

Avec elle.... et ce cœur... enferme leur bourreau...

(A Gabrielle, en lui prenant la main.)

Ton ame fuit en vain mon ame qui l'adore !
Qu'à ta main, malgré toi, ma main s'unisse encore !....
Impitoyable amour ! où nous as-tu conduits ?...

(En se montrant.) *(Montrant Gabrielle.)*

Les crimes... les malheurs... voilà tes dignes fruits !

FIN.

MAR 2 - 1932